

# *Histoire et petites histoires des Capellos*

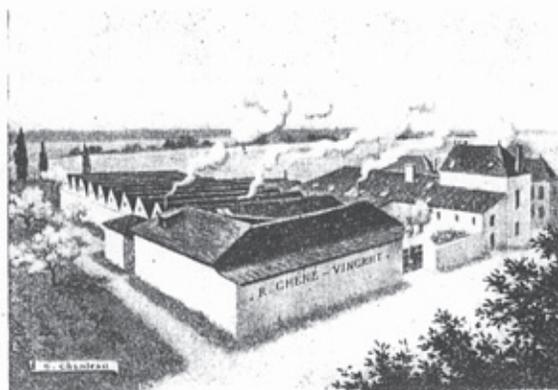
REVUE N° 3

« *La Fabrique* »

*Histoire des Ets Chéne-Vincent*

MANUFACTURE DE CHAUSSURES

R. CHÉNÉ-VINCENT



LA CHAPELLE-SAINT-FLORENT (M.-&L.)

TÉLÉPH. : N° 1

IMP. DU COMMERCE - ANGERS

# Avant propos

Le site de Chéné-Vincent aujourd'hui, en 2015, quelques années après sa fermeture, est désert, sinistre, il est devenu comme son voisin « *Un Cimetière* »...!

Pourtant au XX<sup>e</sup> siècle cet endroit grouillait, jusqu'à 350 ouvriers ont fabriqué ici des chaussures dont la qualité était reconnue dans la France entière.

Au même titre que le moulin de l'Épinay, l'usine Chéné-Vincent, appelée parfois encore « *La Fabrique* », fait partie de notre patrimoine. Le savoir-faire a disparu, mais la mémoire ne doit pas oublier les centaines d'ouvriers ayant passé, en ce lieu, la plus grande partie de leur vie professionnelle, la chaussure a nourri leurs familles et souvent amélioré le quotidien de tous.

Si rien n'est fait, dans moins de 50 ans, qui se souviendra de notre marque CORINE?

Le Groupe d'Histoire Locale a donc décidé de consacrer ce livret à « *La Fabrique* ».

Parfois il faut s'arrêter, regarder en arrière pour mieux repartir.

La Chapelle-Saint-Florent avec Chéné-Vincent a connu des années prospères et des jours difficiles, mais elle connaissait « la Vie ».

Les quatre coups de sirène journaliers rythmaient l'embauche et la sortie, le bourg devenait alors le domaine des piétons, les trottoirs n'absorbaient pas le flux des ouvriers. Aujourd'hui, l'usine à la campagne n'existe plus, le travail se concentre dans les zones urbaines et nos villages ruraux font office de dortoirs.

Ce modeste rappel de l'activité industrielle dans notre commune a seulement pour but de ne pas laisser cette période tomber dans l'oubli.



L'entrée des bureaux en 2014

# Historique

## Implantation de l'industrie de la chaussure dans les Mauges et particulièrement à La Chapelle-Saint-Florent. Pourquoi ?

Comme l'indique Robert Chéné dans « *La Chapelle-Saint-Florent à travers les âges* », à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle le tissage régnait en maître dans le Choletais, il y avait 40 000 tisserands en 1870, les 12 artisans tisserands de notre commune possédaient 23 métiers à tisser manuels.

Avec l'arrivée de la mécanisation, des usines, particulièrement à Cholet, se sont multipliées et ont mis à mal les ateliers artisanaux des communes rurales.

D'autre part, le machinisme agricole commençait à apparaître, la batteuse remplaçait le fléau, la faucheuse la faucille etc., c'est ainsi qu'un nombre important de personnes vivait dans nos communes éloignées de la ville.

C'est à cette époque que des hommes audacieux, souvent soutenus par le clergé local, se sont lancés dans la fabrication d'articles chaussants.

En 1889, il n'existait que 4 fabriques de chaussures en Anjou : à Angers, Doué la Fontaine, Saint-Macaire-en-Mauges et le May-sur-Evre.

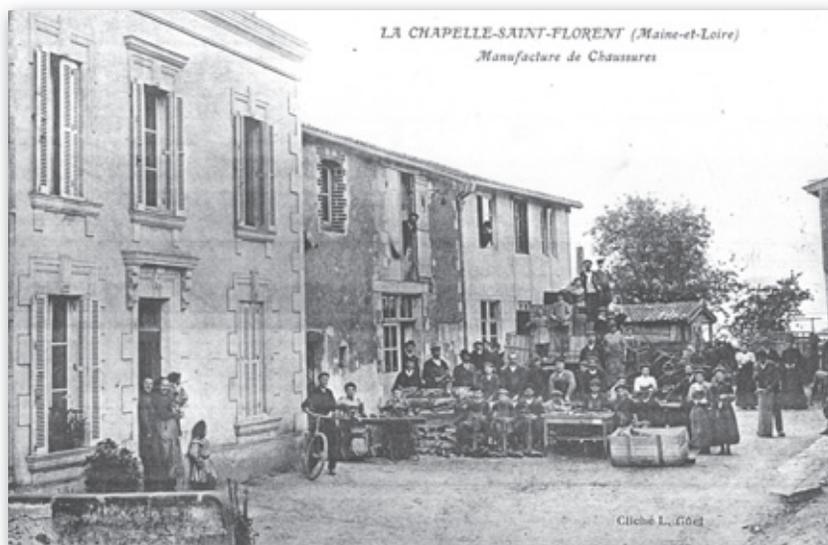
Dix ans plus tard, suite aux bons résultats obtenus, elles étaient une quinzaine de plus et en 1905 atteignaient le nombre de 40.

C'est à cette époque que naît la « Manufacture de Chaussures CHENÉ frères et GRAVOUILLE ».

Sous l'impulsion de M. l'abbé Auguste Vincent, originaire de Vinouze, curé de Saint André de la Marche (oncle des époux René Chéné et Marie Vincent) et déjà à l'origine de plusieurs implantations dans sa paroisse et à Saint-Macaire-en-Mauges, pour lesquelles d'ailleurs il avait englouti une partie de son maigre bien de famille, il entraîna donc, dans une association, les deux frères René et Jean Chéné ainsi qu'Arsène Gravouille leur beau-frère, pour fonder un atelier de fabrication de chaussures, route de Bouzillé (au niveau actuel du n° 8bis rue du Bellay). La force motrice était fournie par un moteur à essence de 4 chevaux qu'utilisait A. Gravouille dans son précédent métier de chaisier, tourneur sur bois.



Abbé Auguste Vincent, curé de St André de la Marche

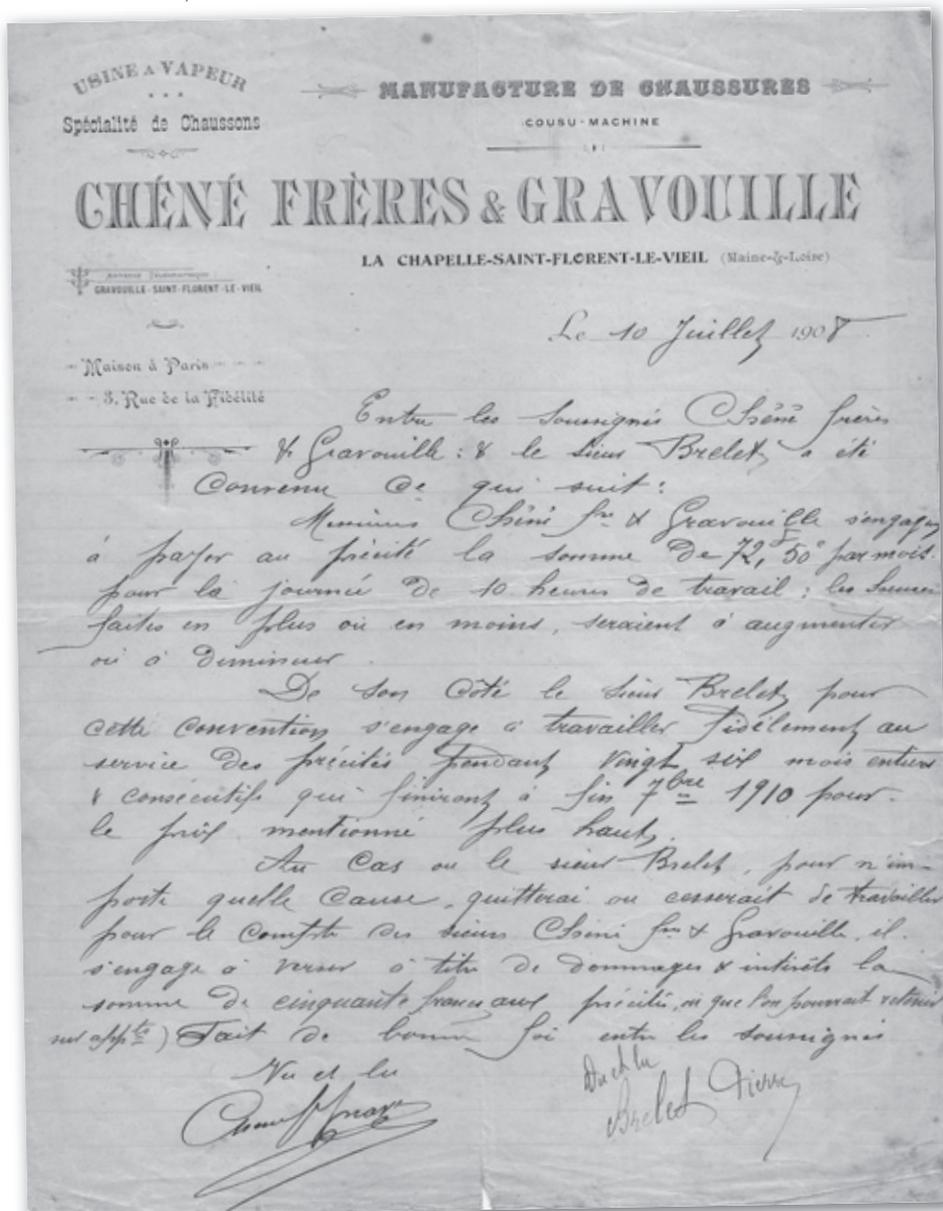


Le personnel de l'usine en 1906

## Un des premiers ouvriers : Pierre Brelet

Pierre Brelet habitait alors La Boissière sur Evre, il venait et rentrait du travail à pied, pas loin de 10 km aller et retour. Par la suite, avant de venir habiter à La Chapelle (à l'actuel 75 rue de Bonchamp), il acheta un vélo en copropriété, un des deux propriétaires faisait la moitié du chemin à pied, de La Boissière au Gros Chêne, et là, l'autre prenait le vélo laissé par son collègue, pour finir le trajet et, inversement au retour.

Pierre Brelet fut de longues années préposé à la sirène, Joseph Bourget le remplaça suivi de René Viau, René Rivereau et enfin Bernard David.



Contrat de travail de Pierre Brelet

## Les premiers pas

Les débuts furent difficiles, l'obstacle principal était le manque de connaissances techniques des dirigeants que ce soit dans la conduite du travail, l'achat des matières premières ou la vente des produits finis.

On fit donc appel à du personnel qualifié de Châtillon sur Sèvre (actuellement Mauléon), c'est ainsi que les familles Morin, Fuseau et Capitaine, munies de connaissances professionnelles suffisantes réussirent à former et entraîner un premier noyau d'ouvriers.

Au début, le nombre de personnes travaillant à domicile était important, cela donnait à la femme un appoint au salaire de son mari, elle pouvait organiser son temps selon son désir.

**À la fin de 1905, une cinquantaine d'ouvriers travaillait 84 heures par semaine.**

L'industrie de la chaussure ne connaissait pas de grèves. Les ouvriers se souvenaient des misères endurées au temps du tissage. D'autre part, le personnel était en contact permanent avec les patrons, eux-mêmes à la manœuvre à la conduite des machines.

**Pourtant une grève se déclencha le 10 juin 1907** au sujet d'une zizanie entre les deux contremaîtres Morin et Fuseau. Officiellement d'après le Ministère du Travail, il s'agissait d'une demande de réintégration d'un contremaître (Morin), deux camps, sensiblement égaux, se sont opposés.

L'entreprise en 1907 comptait 60 ouvriers, le nombre de grévistes se situait entre 22 et 29, il était composé de 10 hommes, 14 femmes et 5 enfants! (voir encadré) Il semble que Morin, opposé à la nomination de Capitaine comme contremaître, déclenche le conflit. Parmi les grévistes, Blond, Alligand, Victor Branger défilent en cortège jusqu'à la cure, drapeau rouge en tête.

L'usine est alors gardée par des non grévistes armés. Arsène Gravouille et Fuseau sont embusqués dans les jardins, Alexis Barat à la fabrique; des coups de crosses sont assénés...

Stoppée le 15 juin, la grève est un échec.

Un mois plus tard, la famille Morin part pour Saint Germain.

## Le travail des enfants au début du XX<sup>e</sup> siècle

Ils ne peuvent pas être employés avant 13 ans révolus.

La durée de travail des enfants de moins de 18 ans ne peut excéder 10 heures par jour et doit être coupée par un ou plusieurs repos dont la durée ne peut être inférieure à 1 heure.

Ci-dessous un extrait du livret de travail de Berthe Pasquier ouvrière de l'usine à l'âge de 13 ans.

<p>MINISTÈRE DU TRAVAIL ET DE LA PRÉVOYANCE SOCIALE</p> <p><b>INSTRUCTIONS</b></p> <p>RELATIVES A LA DÉLIVRANCE DES LIVRETS</p> <p>Les Maîtres sont tenus de délivrer gratuitement aux pères, mère, tuteur ou patron, un livret sur lequel sont portés les nom et prénoms des enfants des deux sexes âgés de moins de dix-huit ans, la date, le lieu de leur naissance et leur domicile.</p> <p>Si l'enfant a moins de 13 ans, le livret doit mentionner qu'il a obtenu le certificat d'études primaires institué par la loi du 28 mars 1882 (art. 33 du livre II du Code du travail). Il devra aussi présenter un certificat d'aptitude physique délivré à titre gratuit par l'un des médecins chargés de la surveillance du premier âge ou l'un des médecins inspecteurs des écoles, ou tout autre médecin chargé d'un service public, désigné par le Préfet.</p>	<p>RÉPUBLIQUE FRANÇAISE</p> <p><b>TRAVAIL DES ENFANTS</b></p> <p>DANS L'INDUSTRIE</p> <p>(Livre II du Code du travail.)</p> <p><b>LIVRET</b></p> <p>appartenant à</p> <p><i>M<sup>lle</sup> Pasquier Berthe-Marie</i> <i>Emilie Marie Eugénie</i> <i>Née le 11 février 1914 à Chapelle St Florent</i></p> <p>NANCY-PARIS-STRAZBOURG IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE DESOER-LEVAULT</p>
<p>DÉPARTEMENT de <i>Maine-et-Loire</i></p> <p>Arrondissement de <i>Cholet</i></p> <p>COMMUNE de <i>Chapelle St Florent</i></p> <p>Cerret N° _____</p> <p>Nom : <i>Pasquier</i></p> <p>Prénoms : <i>Berthe Marie Emilie Marie Eugénie</i></p> <p>Sexe : <i>F</i></p> <p>Date de naissance : <i>11 février 1914</i></p> <p>Lieu de naissance : <i>Chapelle St Florent</i></p> <p>Domicile : <i>Chapelle St Florent</i></p> <p>Déclaré à <i>Chapelle St Florent le 11 février 1927</i></p> <p>Le Maire, <i>K. Chiffon</i></p> <p>(Cachet de la Mairie)</p>	<p>A REMPLIR</p> <p>A l'Entrée dans l'atelier.</p> <p>(Il est interdit de mettre aucune</p> <p>Entré le <i>11 février 1927</i></p> <p>Employé comme <i>ouvrière finissage chaussures</i></p> <p>Nom du patron : <i>Roussignol</i></p> <p>Profession : _____</p> <p>Domicile : _____</p> <p>Signature du patron : <i>Roussignol</i></p> <p>Entré le _____</p> <p>Employé comme <sup>(1)</sup> _____</p> <p>Nom du patron : _____</p> <p>Profession : _____</p> <p>Domicile : _____</p> <p>Signature du patron : _____</p> <p>(1) Indiquer à quel genre de travail l'enfant sera employé dès son entrée.</p>

## L'atelier

Dans la chronique paroissiale de juin 1909, le Curé Pineau raconte la bénédiction du nouvel atelier :

*« Le jeudi 22 avril, sur l'invitation des patrons, M. le Curé et M. l'abbé, accompagnés de MM. les abbés Pierre et Francis Vincent, se rendaient au vaste atelier de chaussures qui vient d'être construit.*

*Là, en présence des patrons, des ouvriers réunis et d'autres invités, la bénédiction fut donnée au nouvel établissement. Après la cérémonie religieuse, il y eut vin d'honneur, et un toast fut porté par M. l'abbé Francis Vincent, il parla en prêtre et aussi en professeur de rhétorique. Dans un brillant langage, il rappela la dignité du travail qui, au lieu de l'humilier, élève l'homme en lui procurant le pain de chaque jour et, autant que possible, l'honnête aisance. À tous, il donna discrètement des éloges et de bons conseils, il demanda d'écarter de l'atelier, tout ce qui pourrait blesser les âmes. Puis il montra le Christ qui domine la porte d'entrée; il cita les beaux vers de Victor Hugo :*

*Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure;*

*Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit.*

*En parlant ainsi du Divin Crucifié, il eut des accents qui touchèrent les cœurs. À la fin, tout le monde applaudit cette parole jeune, vive, éloquente, qu'à l'atelier on n'oubliera pas ».*

Le 17 décembre 1911, la *Semaine Religieuse* donnait une très intéressante notice sur M. l'abbé Auguste Vincent, né à La Chapelle-Saint-Florent en 1853, dont elle trace un bel éloge. « *C'est le samedi 2 décembre qu'eurent lieu à Saint André les funérailles du vénéré défunt; elles furent très touchantes et l'on peut dire triomphales. M. le chanoine Grosnier prononça le discours dans lequel il ne manqua pas de souligner que le défunt parlait en chaire un langage clair, éloquent, original, donnait aux œuvres une impulsion salutaire, veillant aussi aux intérêts matériels de ses paroissiens, et fondant à ses risques une fabrique de chaussures pour les tirer de la gêne où les avait réduits la crise du tissage* ».

Ses confrères l'appelaient « *Le Curé socialiste* » car il n'ignorait rien des problèmes de la classe ouvrière et voulait créer un syndicat pour la protéger, mais il ne fut pas suivi par les ouvriers et se désolait du manque de dialogue avec eux.

En 1913, l'usine avait donc grandi de 600 m<sup>2</sup> supplémentaires et employait 192 ouvriers, effectif qui ne variera guère jusqu'aux années 1950-1960. Le salaire moyen mensuel était de 9331 francs (anciens) pour 60 heures de travail par semaine.

Pendant la première guerre mondiale, en raison des pénuries de carburant et de matières premières, l'usine dut fermer à plusieurs reprises.

Le 2 octobre 1914, Eugénie Bouin, une habitante de La Chapelle, écrit dans son journal : « *La Fabrique continue de marcher, c'est un tour de force, tant mieux, cela donnera du bien être aux gens qui y travaillent* »; et le 31 janvier 1917 : « *Plus de charbon, la fabrique de chaussures qui faisait vivre beaucoup de monde va être forcée d'arrêter. Tout le monde s'inquiète de l'avenir* ».



1911 : 2<sup>nd</sup>e tranche en construction au bord de la route de Bouzillé; la 1<sup>re</sup> tranche, en retrait de la route a été inaugurée en 1909.

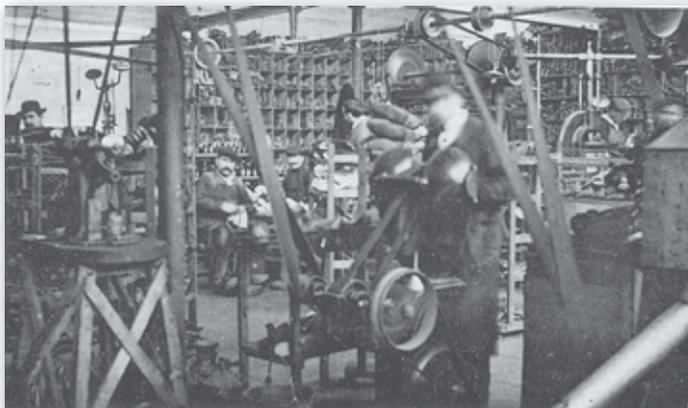


Les bureaux



L'atelier coupe

L'atelier de montage



## La scission

Le 26 février 1918, deux des trois associés, J. Chéné et A. Gravouille décident de se retirer. René Chéné et son épouse Marie Vincent, dans un contexte difficile reprennent la société sous la nouvelle raison sociale « CHÉNÉ-VINCENT » (voir page suivante les 2 circulaires adressées aux clients à ce sujet)

Le résumé de l'allocution de Monseigneur Francis Vincent lors du banquet du cinquantenaire le 18 janvier 1958 rappelle bien les difficultés de cette scission :

*« Le souvenir que je voudrais rappeler se rapporte non pas à la période des premières origines, mais à la phase d'évolution capitale qui se produisit 13 ans plus tard, lorsque deux des trois associés du début décidèrent de se retirer, laissant tout à coup mon beau-frère et ma sœur seuls devant une décision à prendre, redoutable pour eux dans un tel moment et dont dépendait l'avenir des ouvriers.*

*Le problème fut pour eux dramatique. J'en puis témoigner. Soldat de la guerre 14 je me trouvais alors en permission de 15 jours et fus mêlé à toute la discussion.*

*Ce dont il s'agissait pour eux c'était d'assurer l'affaire seuls ou de la laisser disparaître.*

*La laisser disparaître, quelle perspective ! Le bon M. Pineau, notre curé, quoique de naturel craintif, devenait tout à coup audacieux dans ses suggestions, atterré qu'il était de voir tarir cette source de travail sur place pour ses paroissiens. Mais pour un seul la prendre tout entière en charge, dans sa complexité déjà très grande, quelle effroyable responsabilité et quels risques ! Je rappelle que le ménage à qui incombait de prendre ces risques tenait l'auberge du Lion d'Or (face à l'église) et avait 7 enfants.*

*Les difficultés presque insolubles étaient de deux ordres : technique et financier.*

*Technique – La direction d'ensemble, industrielle et commerciale, malgré l'appui de deux excellents contremaîtres (MM. Capitaine et Fuseau) pour l'exécution pratique, ne serait-elle pas bientôt au-dessus des forces d'un homme qui n'avait pas été préparé à ce rôle. Ses enfants étaient encore en bas âge. Un seul, l'aîné, âgé de 17 ans, pouvait apparaître pour bientôt comme un auxiliaire valable. Il était alors, après ses études à Combrée, élève à l'École Supérieure de Commerce d'Angers. Si jeune, pourrait-il à temps faire face avec son père à la situation urgente ?*

*Le directeur de l'École Supérieure de Commerce interrogé répondit : « R. Chéné a le sens des affaires jusqu'à la pointe des ongles ». Ce jugement fut probablement décisif. Mais, en toute hypothèse, il faudrait tenir jusqu'à la fin de ses études. En attendant, il allait revenir d'Angers, deux fois par semaine, souvent à bicyclette, pour s'initier aux différentes modalités de la gestion industrielle et commerciale de l'entreprise.*

*La deuxième difficulté, aussi grave que la première, était d'ordre financier.*

*Il fallait des capitaux importants : 1<sup>er</sup> pour indemniser les associés qui se retireraient, 2<sup>e</sup> pour assurer à l'affaire un volant suffisant.*



Abbé Francis Vincent  
(1878-1962)

Quelques demandes d'emprunts individuels n'avaient pas obtenu les résultats espérés. C'est alors qu'on eut l'idée d'afficher dans la salle d'auberge du Lion d'Or un appel à tous les prêteurs de bonne volonté. L'effet de cet appel fut extraordinaire et inattendu. Des fermes comme du bourg, les prêteurs bénévoles vinrent en si grand nombre que, dès le deuxième jour, il fallait refuser l'argent.

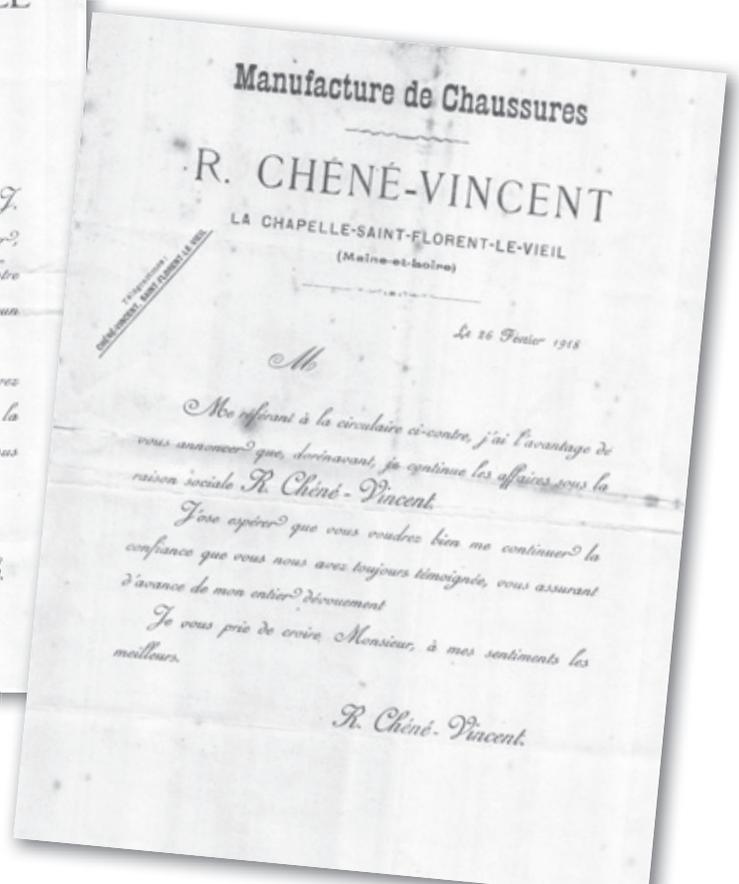
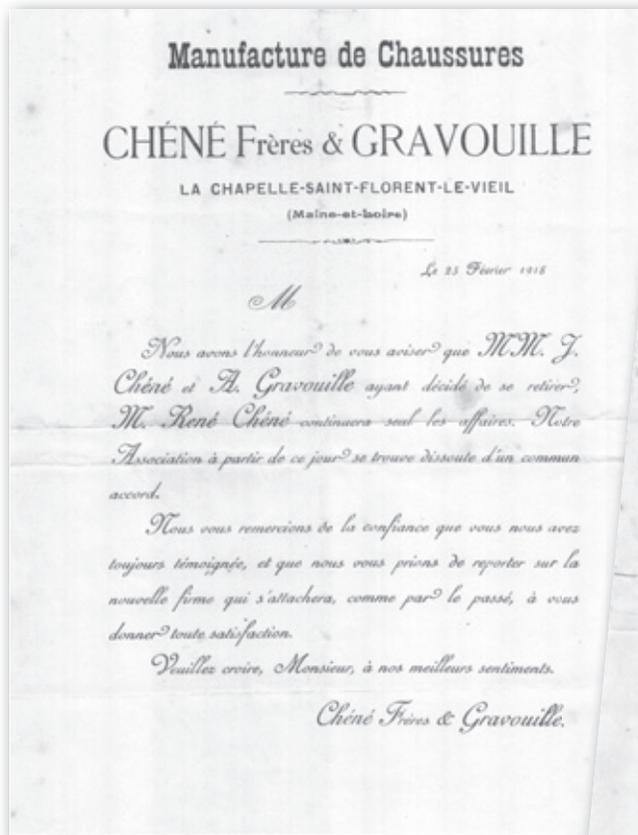
L'affaire redémarra donc ou plutôt continua. Elle avait été comme plébiscitée par la population, où elle a ses racines.

Pour terminer permettez-moi de rappeler un petit trait qui rend sensible l'anxiété causée chez les intéressés par la résolution à prendre. Mon beau-frère, qui était un dormeur imperturbable, racontait volontiers qu'une seule fois dans sa vie, il n'avait pas fermé l'œil, c'est quand il dut prendre la responsabilité de la fabrique.

Je rappelle aussi – ce n'est que justice – qu'à partir du jour où l'affaire repartit sous une nouvelle direction, ma sœur passa ses journées entières à la fabrique, laissant toute responsabilité de sa maison (une auberge) à celle que nous appelions et que nous appelons encore familièrement : Yvonne. »

## « R. CHÉNÉ - VINCENT et FILS »

Désormais, aidés par leurs fils René puis Francis et Robert, René et Marie Chéné développent leur entreprise sous la raison sociale « R. Chéné-Vincent et Fils ».



À la fin des années 20, une succursale est ouverte au Mesnil en Vallée. Copie ci-dessous de la page consacrée à cet atelier dans le livre : « Le Mesnil en Vallée au XX<sup>e</sup> siècle » :

*« Un atelier de chaussures, succursale d'une usine de La Chapelle-Saint-Florent a fonctionné au Mesnil pendant quelques années à la fin des années 20. Cependant, l'usine provoquait des nuisances et, suite à des plaintes du voisinage, le maire (M. le baron de Champrel) a pris un arrêté dont voici quelques extraits :*

*Considérant*

*que Monsieur Chéné, industriel à La Chapelle-Saint-Florent, a établi une fabrique de chaussures dans le bourg de la commune du Mesnil en Vallée,*

*que les machines de cette fabrique sont actionnées par un moteur à huile lourde explosant 600 fois à la minute,*

*que le bruit très fort produit par ce moteur est un obstacle à la tranquillité publique pendant 10 heures de la journée,*

*que l'odeur de l'huile est extrêmement désagréable quand le vent souffle de manière à porter les gaz vers le bourg,*

*que ledit moteur, placé à moins de 15 mètres des maisons voisines, et à 5 mètres environ de la bascule publique, est nuisible pour les habitants par son bruit et son odeur et peut devenir une cause d'accidents pour les animaux qui viennent se faire peser à la bascule publique, ainsi que pour les personnes qui les conduisent...*

*Art. 1<sup>er</sup> - Monsieur Chéné est invité à faire à son moteur les aménagements nécessaires pour le rendre silencieux et pour supprimer les gaz mal odorants qui s'en échappent.*

*Art. 2<sup>e</sup> - Monsieur Chéné sera tenu de faire ces transformations dans le délai de 10 jours à partir de la notification du présent arrêté.*

*Alors que l'atelier devait être repris par un de ses enfants et agrandi, l'industriel l'a rapatrié à La Chapelle-Saint-Florent sous forme d'extension de l'usine mère.*

*La raison officielle fait donc état de nuisances, mais les avis divergent sur les motifs réels des plaintes contre l'usine. Car la commune, comme son conseil municipal, était à l'époque essentiellement agricole et on désapprouvait l'emploi de jeunes ouvrières (comme on déconsidérait les ouvriers en général), de surcroît mieux payées que les travailleuses à domicile. (Les ouvrières de l'usine gagnaient plus que les ouvriers agricoles)*

*L'entreprise transportera donc tous les jours pendant de longues années les employés du Mesnil vers La Chapelle-Saint-Florent »*



Les ouvriers du Mesnil en vallée en 1928

Vers 1929, l'électricité remplace le moteur Suisse de 40 CV à gaz pauvre, qui pendant plus de 15 ans avait assuré un fidèle service.

Des bureaux spacieux sont aménagés, une salle de stockage assure un classement plus facile avant l'expédition des marchandises fabriquées.

## Mariage René Chéné (fils) et Noces d'Argent des fondateurs

Le 2 avril 1923, les machines sont à l'arrêt, les ouvriers sont priés de nettoyer l'atelier et de dégager un espace suffisant pour accueillir les invités du double événement qui se prépare.

En effet, le 3 avril, René Chéné épouse Elisabeth Rochard à Chemillé. Le lendemain 4 avril, les festivités se déplacent à l'usine, où, en plus du mariage du fils, sont fêtées également les Noces d'Argent des parents René et Marie Chéné-Vincent.



L'équipe de nettoyage de l'usine  
en vue du mariage



Nettoyage de l'usine  
en vue du mariage



Le bal dans la cour de l'usine

## Noces d'Argent

Le 16 août 1930, les établissements Chéné-Vincent invitent tout le personnel à fêter les noces d'argent de leur création en 1905.

L'almanach paroissial de l'année 1931 relate comme suit cette journée :

*« Après l'Assomption, il y eut fête à l'atelier, c'étaient les noces d'argent de la fondation de la fabrique de chaussures. Je cite le compte-rendu donné par les journaux: A 7 heures, les cloches remplaçaient la sirène et appelaient à l'église patrons et ouvriers. Ces derniers avaient eu la pieuse pensée d'offrir à ceux de leurs camarades qui ont fini leur journée ici-bas, la fidélité de leur souvenir, la charité d'une messe pour le repos de leurs âmes. Par une délicate attention, ils avaient demandé que cette messe fut célébrée par M. l'abbé Maurice Chéné, vicaire à Trémentines, fils de M. Chéné, le fondateur, et frère d'un défunt très aimé tragiquement disparu en 1928 (Edouard noyé accidentellement en Loire). L'absoute (office des morts) qui suivit, fut donnée par M. le chanoine Francis Vincent, MM. René et Francis Chéné tenaient les cordons du drap mortuaire avec les ouvriers les plus anciens. L'église paroissiale devenait la maison commune: entre ses murs, se réalisait la vraie fraternité chrétienne, résultat d'union, de collaboration entre vivants et défunts, entre capital et travail.*

*Le soir, dans les locaux de la fabrique, la tête offrait aux bras un repas de noces (150 couverts) et chaque convive recevait sous une enveloppe une prime de fidélité en espèces, bien accueillie. Au banquet, menu copieux, franche cordialité, chansons du meilleur goût et toast.*

*M. le chanoine Vincent présenta celui qui devait toaster et que tous se réjouissaient d'entendre: le Père Guitton, de l'Action Populaire, chevalier de la Légion d'Honneur, auteur célèbre d'ouvrages connus, venu tout exprès de Paris, parla avec tant d'esprit que les auditeurs disaient: « le Père Guitton, c'est un as! ».*

*M. le Curé (J. Bricheteau) remercia ceux qui avaient organisé cette belle fête du travail chrétien, il adressa ses meilleurs vœux aux patrons et aux ouvriers, afin qu'entre les uns et les autres règne communauté de sentiments chrétiens, de sympathies et d'intérêts.*

*Aux noces d'or la fête reprendra, plusieurs n'y assisteront qu'« appuyés aux balustres du Paradis », mais priant Dieu pour ceux et celles qui continuent l'œuvre »*

Ces lignes, comme toutes les précédentes, sont révélatrices de la réalité des rapports sociaux entre patrons et ouvriers, alors fortement imprégnés de la mentalité religieuse de l'époque dans les Mauges.

Entre 1934 et 1936, une chaîne de fabrication facilite et accélère les opérations variées que demande une concurrence toujours plus exigeante.

## Ets. CHÉNÉ-POUPLARD

Dans la biographie de Marie-Renée Chéné établie par Pierre Couette, il semble que c'est à la suite de dissensions entre les trois frères: René, Francis et Robert que Francis partit créer sa propre entreprise à Saint Florent le Vieil, laissant à ses deux frères la responsabilité de la direction de la fabrique de La Chapelle.



Les enfants Chéné, de gauche à droite : Jeanne, Marie Renée, Robert, Edouard, Francis, Maurice, René

C'est donc en 1932 que fut créée la « Manufacture de Chaussures F. CHÉNÉ-POUPLARD » qui fabriqua à ses débuts des pantoufles et chaussures, spécialités charentaises et cousu souple.

Le 6-7 septembre 1939, Francis est mobilisé, l'usine est fermée, elle rouvrira en 1940 avec la fabrication du cousu sandalette et tige en cuir.

Marc, le fils de Robert, prendra la succession de son oncle, il sera rejoint par son frère Jean-Robert et, ensuite c'est Marc-Olivier, le fils de Marc, qui dirigera l'entreprise jusqu'à sa fermeture en 2001.



## Les Fils de R. CHÉNÉ-VINCENT

À l'occasion de ce bouleversement à la tête de l'entreprise, Marie-Renée Chéné, qui suit des études en vue du diplôme d'État de Service Social de l'École Normale Sociale à Paris, écrit à son frère Robert où elle formule des propositions pour améliorer, au bénéfice du personnel, le fonctionnement de l'usine familiale « *À vous deux (René et Robert) vous allez faire du bon travail. Des réalisations intéressantes s'ébauchent: cantine pour les ouvriers du Mesnil, agrandissement de l'usine etc. Je compte sur le petit frère (Robert) pour mettre ici où là cette note sociale que tu sais mieux que moi. J'aimerais qu'il y ait dans la cantine une petite salle de repos attrayante avec revues, et peut-être un embryon de bibliothèque? N'est ce pas là un début des services sociaux autour de l'usine qui s'ouvre? À quand la Surintendante?* (fonction créée pendant la guerre 14-18 pour aider plus spécialement les femmes devenues, par nécessité, ouvrières). *Il faut au moins que les effectifs soient doublés... »*. L'usine compte alors 200 personnes environ, ce qui en fait un employeur très important du Choletais.

Le 29 août 1944, Marie Chéné rapporte : « *La Chapelle voit défiler les restes de l'armée allemande dans ses rues, une quinzaine de véhicules de tous genres, tous plus piteux les uns que les autres, sont passés. Nous espérons bien ne plus les revoir. L'un des Allemands disait : « Partons Berlin, pas rendus ! ». C'est le renouvellement, en ses contraires, de ce que nous avons vu en 1940.*

*Le 31 août, Après avoir raflé 2 autos de la fabrique (une sera récupérée, mais hélas pas celle qui rendait le plus de service), les Allemands nous ont quittés, et les FFI ont délivré ce matin la commune ».*

Le 24 août 1945 mourait Marie Chéné née Vincent, elle avait pendant 40 années fait prospérer l'entreprise.

René et Robert ses fils étaient désormais aux commandes sous la nouvelle raison sociale : « Les Fils de R. CHÉNÉ-VINCENT »

## Remises de Médailles du travail 1949

Le 20 avril 1949, l'église de La Chapelle se remplit à 11h pour une messe que célèbre M. l'abbé Maurice Chéné, curé de La Pouèze, pendant que la chorale se fait entendre.



L'ensemble du personnel en 1949

Trois motifs ont amené, à la suite de leur pasteur, tous les ouvriers et ouvrières de la fabrique de chaussures :

Les noces d'argent de M. et M<sup>me</sup> Chéné-Rochard.

Lendemain de mariage de René-François Chéné avec Suzanne Maugeais.

Décoration de 21 employés de la fabrique qui recevront la médaille des vieux travailleurs.

Médaille de Vermeil: Marguerite Branger 43 ans de présence à l'usine, Pierre Brelet 43 ans, Marie Onillon 40 ans.

Médaille d'Argent: M. et M<sup>me</sup> Pierre Alligand 37 et 42 ans, M. et M<sup>me</sup> Francis Bourget 42 et 36 ans, Joséphine Bourget-Capitaine 35 ans, Rosalie Bourget-Capitaine 37 ans, Maxime Capitaine 33 ans, Émilienne Capitaine 42 ans, Marie-Paule Chapron 32 ans, René Cogné 37 ans, Marie Fillon 31 ans, M. et M<sup>me</sup> Joseph Fuseau 38 et 43 ans, Jeanne Grasset 34 ans, Bernadette Pasquier 33 ans, Marguerite Renou 38 ans, Mélanie Toublanc 40 ans, Lisa Vincent 36 ans.

À l'évangile, M. le curé félicite jubilaires et décorés et souhaite que patrons et ouvriers restent unis pour continuer à faire de l'atelier une famille qui travaille dans l'entente et la paix pour le plus grand bien de tous.

Le 7 mai 1949, les vieux décorés de la fabrique font chanter une messe solennelle avec absoute en faveur des 75 anciens de l'usine décédés. Geste très noble de solidarité auquel se joint un groupe d'ouvriers et ouvrières...

20 avril 1952. Ce serait un dimanche de quasimodo calme, si, à l'issue des vêpres ne se déroulait, à la fabrique de chaussures une fête inaccoutumée.

Hier, c'était à Brain sur Longuenée, le mariage de Michel Chéné et Anne Carteron, auquel assistaient la plupart des ouvriers.

Aujourd'hui, comme retour de noces, c'est à l'occasion de ce mariage, la remise de décorations aux ouvriers qui ont mérité la médaille d'Or du travail par 40 années de présence à l'usine.

Mais auparavant se déroule une courte cérémonie religieuse, la bénédiction par M. le curé des agrandissements de l'atelier et d'une grande bâtisse, qui a pris la place du premier atelier de charpente de Joseph Chesné et qui est destinée à accueillir les employés des environs pour le déjeuner.

Grande fête familiale, qui se déroula dans la joie et la gaieté.



Les médaillés de 1949. Au premier plan de gauche à droite Robert Chéné/Morinière, René Chéné/Rochard. À l'extrême droite, René Chéné, fondateur. Au centre René François Chéné/Maugeais

## Cinquantenaire de la Fabrique



Le personnel réuni pour le cinquantenaire (au fond on remarquera les fourgons de transport du personnel)

Le bulletin paroissial de mars 1958 relate le déroulement du cinquantenaire de la fabrique :

*« Ce fut le samedi 18 janvier, les fêtes commencèrent à l'église, aussi est-il normal que ce bulletin en porte l'écho à tous les paroissiens et amis de la paroisse.*

*À 11 h l'église se remplissait de tout le personnel de l'usine. Autour de l'orgue s'étaient groupés ouvriers et ouvrières de la chorale: ils voulaient que cette messe fut très priante et ils ont parfaitement réussi. À l'autel, Mgr Vincent offrait le sacrifice d'actions de grâces, il lui revenait en effet de faire monter jusqu'à Dieu la reconnaissance de sa propre famille et de toutes les familles de La Chapelle qui ont vécu de la Fabrique depuis cinquante ans.*

*À l'évangile, M. l'abbé Maurice Chéné, curé de Brion, dégagea pour tous le sens de cette messe du cinquantenaire; il demanda d'offrir à Dieu, avec le prêtre, ces cinquante années de travail et de prier pour le pain quotidien. On sentit l'émotion dans sa parole quand il fit allusion aux morts et spécialement à son père René Chéné qui fut le fondateur persévérant de l'usine de La Chapelle.*

*Et pour conclure, le prédicateur orienta les esprits de tous vers l'enseignement des papes qui ont toujours cherché à éclairer les chrétiens, patrons et ouvriers, en vue de leurs difficiles réalisations sociales. Enfin M. le curé de Brion citait cette parole récente de Pie XII à des personnalités de l'industrie: « Le travailleur doit pouvoir s'élever comme travailleur et comme homme, le travail doit être productif, mais il doit également être profondément éducateur ».*

*Pendant toute cette cérémonie, votre curé fut, comme il se devait, le témoin attentif de cette reconnaissance à Dieu. Et j'avoue que j'ai été profondément remué quand, avant la communion, j'ai demandé à tous de réciter le « Notre Père ». Quel ensemble prenant ! C'était bien le « coude à coude » dans la prière comme l'avait demandé l'abbé Maurice Chéné. Et c'est bien sincèrement que j'ai uni ma prière à la vôtre, patrons, représentants, ouvriers, pour que vous vous compreniez de plus en plus les uns les autres, pour que vous soyez comme le disait encore M. le curé de Brion, toujours mieux sur « la même longueur d'ondes ».*

Les médaillés du Cinquantenaire :

Alphonsine Bossard recevait une médaille de rappel de Vermeil, Emilie Bourget, Joséphine Bourget, Maxime Capitaine, Marie Fillon, Marguerite Renou recevaient la médaille de Vermeil.

Joseph Pasquereau, Marguerite Capitaine, Yvonne Leclerc, Joseph Huchon, Marie Réthoré, Mélanie Guéry, Roger Gouraud recevaient la médaille d'Argent.

## Décès de René CHÉNÉ

Le matin du 3 juillet 1965, aux premières heures du jour, René Chéné, maire de La Chapelle-Saint-Florent depuis 20 ans, rendait son âme à Dieu.

Depuis ce 8 mai, où, vers midi, sur le boulevard Foch à Angers, il ressentit brutalement la première attaque cérébrale et fut presque immédiatement frappé d'aphasie, son état était resté longtemps stationnaire, jusqu'à cette deuxième attaque du 17 juin, où, après avoir reçu les derniers sacrements, il était emmené au CHU d'Angers.

Le lundi 5 juillet à 15h, eurent lieu ses obsèques, en l'église de La Chapelle-Saint-Florent, en présence de Monseigneur Bonneau, vicaire général honoraire, représentant Mgr L'Evêque, M. le Sous-Préfet de Cholet, M. le député de la circonscription, M. Esseul, président du Conseil Général, M. le supérieur de Combrée, un grand nombre de personnalités civiles et religieuses, ainsi que de nombreux industriels de la région et les représentants de toutes les familles de La Chapelle.

800 personnes avaient pu trouver place dans l'église, mais quelques 1 300 à 1 400 devaient défiler derrière le cercueil, au dire de la gendarmerie qui, mandée par la municipalité, a permis que cette foule soit judicieusement canalisée et que tout se déroule dans un ordre parfait.

La levée du corps fut faite par l'abbé Chéné, curé de la paroisse, la messe rehaussée par quelques chants de la chorale, était célébrée par l'abbé Joseph Bréhéret, curé de Nueil sur Layon, ami intime du défunt, après avoir été 17 ans vicaire de la paroisse.

Après sa disparition, un ami a écrit de lui : *« J'admirais son dynamisme, son intelligence lucide, son enthousiasme, son optimisme. Il laisse à ses innombrables amis un souvenir profond et durable.*

*Tous étaient surpris de sa jeunesse, de l'élan avec lequel il se portait vers les tâches qu'il entendait assurer et qu'il savait rendre ».*



René Chéné (fils du fondateur)

## Travail et religion

Aujourd'hui, alors que l'usine est à l'état d'abandon, la Croix est toujours accrochée dans l'atelier sur le mur devant le bureau.

Pendant ses cinquante premières années, Chéné-Vincent n'a jamais manqué d'observer une minute de silence à 15h le jour du Vendredi Saint, jour qui était décrété « sans tabac ».

De même, le 8 septembre, anniversaire de la nativité de la Vierge Marie, l'entreprise fermait, afin de permettre aux ouvriers de participer au pèlerinage de l'Angevine au Marillais.

Un ancien raconte également que Madame Marie Chéné-Vincent qui parfois, quand le travail de bureau le permettait, allait aider au finissage et alors, récitait et faisait réciter le chapelet pour le retour de nos soldats engagés dans le conflit de 1914-1918.

## Un tournant : mai 1968

Avec cette disparition se termine une période qui a vu l'entreprise traverser deux guerres, passer de la pantoufle à la chaussure d'homme puis se spécialiser uniquement dans la chaussure femme.

Cette première partie a été marquée par une confiance sans bornes des ouvriers pour leurs patrons. De l'atelier de quelques personnes, on est passé à près de 300 employés en gardant intact l'esprit de famille du début. Ce qui est marquant également c'est l'implication très importante du clergé durant cette période, qui souvent soutient le patronat.

Vont arriver les événements de mai 1968, le bouleversement culturel et social va permettre, principalement aux femmes, de s'exprimer, pour la première fois, sur leur situation et par la suite descendre dans la rue pour montrer leur mécontentement et influencer les mentalités.

De façon générale, avant 68, les ouvriers regrettaient de ne pas être reconnus à leur juste valeur, traités comme de simples exécutants, pour un certain nombre, souvent payés au SMIG donc exclus de la prospérité.

Avec les accords de Grenelle, le travail hebdomadaire descend à 40 heures, le SMIG augmente de 35 %, les salaires de 10 %, les sections syndicales d'entreprises sont désormais reconnues... etc.

CHÉNÉ-VINCENT n'est plus la simple fabrique de sa création mais une usine avec tout ce que cela comporte : dialogue et conflit entre ouvriers et patrons.

Le clergé disparaît alors totalement de la vie de l'entreprise.

Dans la dernière semaine de mai, alors que la plupart des entreprises de chaussures du Choletais étaient déjà en grève, Chéné-Vincent restait ouvert, les ouvriers étaient tous à leur poste de travail.

Un matin se présenta aux bureaux une délégation de grévistes du centre Mauges, décidée à faire fermer l'entreprise. MM. Robert, René-François et Michel les accueillirent tout en leur

signifiant que ce serait les ouvriers qui décideraient, oui ou non, de la grève et non des personnes extérieures à l'entreprise.

Un vote fut donc organisé qui, compte tenu de l'ambiance générale, fut favorable à la grève. Il faut signaler que cet arrêt était inévitable, la France était entièrement bloquée, les matières premières n'arrivaient pas, les colis étaient en attente d'expédition et le carburant manquait.

Après quelques jours, la reprise apparut et le travail redémarra un peu plus tardivement que dans la moyenne des entreprises voisines.

## Les produits des années fastes

Les années 70 et début 80 furent fastes pour l'entreprise, déjà réputée pour la qualité de son produit, son chaussant et la ponctualité des livraisons, Chéné-Vincent qui ne fabriquait pas à l'époque de produit « tendance », la mode d'ailleurs n'avait pas le même impact qu'aujourd'hui, s'est lancé dans la création d'une gamme plus jeune sous la marque CORIN'S, la marque traditionnelle CORINE, qui avait remplacé au début des années 50 « Au Pierrot Déchaîné », était conservée pour les gammes classiques, Louis XV et pieds sensibles.

Ce fut un temps la mode des chaussures tressées et agrémentées de passants, nombreux étaient les ouvriers qui, chaque soir, emportaient chez eux un lot d'empaignes. Et, à la veillée, toute la famille, adultes et enfants, participait au tressage des empaignes. L'enrobage des talons était également souvent un travail réalisé à domicile.

Durant ces années, bottes et boots devinrent un élément indispensable des garde-robes.

Dès leur apparition, les bottes majorettes, blanches, mi-mollet, unies ou agrémentées d'un petit nœud, envahirent la chaîne de montage. Par la suite les formes, modèles, matières et couleurs se diversifièrent. En veau pour les plus classiques, en mouton retourné pour les plus chaudes mais surtout en agneau doublé fombac (textile souple sur mousse) pour les plus confortables. Ces dernières furent un véritable succès. La production ne pouvait fournir toutes les demandes, les représentants étaient contingentés et les commandes ne comportant que des bottes étaient refusées, en effet, la chaîne de fabrication ne pouvait pas absorber que des bottes sur seulement 3 ou 4 formes, il fallait équilibrer la production avec les 10 ou 12 autres formes.

Le tableau décrit ci-dessus est joli, il y eut cependant quelques couacs. Corine avait présenté lors de la collection Hiver 86/87 une gamme de boots et demi-bottes style western (Tamanoir, Tapir, Taon, Tanche... etc.) elles étaient en veau avec des passants, des incrustations de diverses couleurs, en vitrine le succès était indéniable, le hic! c'était le chaussant, la doublure était en peau entièrement collée avec le dessus ce qui donnait la rigidité d'un carton ondulé,

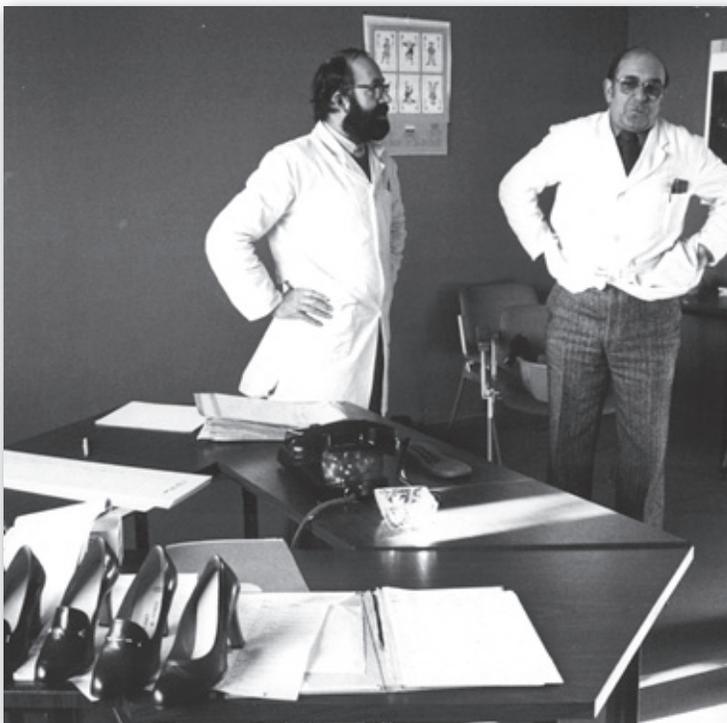


Partie de la collection 1941

seules les jambes fluettes purent en profiter. Les retours furent nombreux.

Durant ces années, le commerce de détail était encore florissant, l'usine fabriquait 2000 paires par jour soit environ 400 000 paires par an.

Par la suite, présenter une collection tous les six mois n'était pas suffisant, le facteur mode demandant des réactions rapides, des minis collections apparurent en cours de saison. Pour rester dans la compétition il fallait faire preuve de créativité et de réactivité.



Victor Palussière  
et René François Chéné  
préparent la collection

## La Commercialisation

Les représentants visitaient entre 800 et 1000 clients dans l'hexagone, deux fois par an, en septembre/octobre/novembre pour les collections été et en février/mars/avril pour les collections hiver.

La particularité de Chéné-Vincent était que presque la totalité des éléments qui composent la chaussure se fabriquaient sur place: semelles, premières de montage, bouts durs, etc.

De la conception à sa mise en boîte, une chaussure nécessite un nombre important d'opérations et chacune demande un savoir-faire particulier.

Suivant les modèles, le temps moyen de fabrication était de 55 à 90 minutes.

Au milieu des années 80, la grande distribution a pris le dessus sur le commerce de détail indépendant, certains, pour survivre formèrent des groupements d'achat, mais, petit à petit, sont venus se substituer à ces détaillants, de grandes surfaces spécialisées situées souvent en périphérie des villes et des boutiques succursalistes dans les centres-villes, dans ces deux cas, le représentant ou le délégué de l'entreprise devait démarcher les centrales d'achat. Ces centrales avaient comme premier impératif, le prix! Et là, s'accroissent, d'une part, les délocalisations totales ou partielles afin de récupérer sur le coût de la main-d'œuvre et, d'autre part, les importations à bas coût venues souvent d'Extrême Orient

C'est à cette période que, pour combler le déficit des commandes, Chené-Vincent s'est tourné vers les marchés de l'administration et a pu, peu à peu, grâce à Martial Rodrigo, alors directeur technique qui avait une grande connaissance de ce monde, dans son emploi précédent, décrocher pendant une bonne dizaine d'années des commandes des armées de Terre, Mer et Air, de la gendarmerie et des compagnies aériennes Air France, Corsair et Britt'air. Ces commandes, souvent importantes, faisaient tourner l'entreprise, mais pouvaient ou non être renouvelées, la compétition entre les concurrents était rude.

## Soldes et 2<sup>e</sup> choix

Jusque dans les années 70, très peu de séries étaient soldées, et ceci pour deux raisons principales :

D'abord, la fabrication était très surveillée, peu de paires passaient entre les mailles du filet. Les « *sous-marins – BF15 – cercueils à 2 places* » étaient démontés et refaits.

D'autre part, la clientèle indépendante était sûre et fidèle, peu d'annulations, pas d'impayés et jamais de retour.

Donc un seul soldeur fréquentait l'usine, pour ne prendre souvent que les échantillons de saisons passées, toujours des pointures 37.

Par la suite, le commerce de la chaussure devenant plus difficile compte tenu de l'arrivée des grands groupes, des annulations, des impayés et aussi des problèmes de fabrication, des séries entières seront soldées soit à des clients de passage, soit à trois ou quatre soldeurs attirés, les chaussures étaient alors dégriffées.

L'entreprise a même organisé plusieurs fois des ventes directes au grand dam des clients du voisinage.

## Transmission réussie

En 1980, date à laquelle Didier Chéné, fils de Michel Chéné, intègre l'entreprise les trois actionnaires principaux, son oncle, son père toujours en activité et son grand-oncle Robert à la retraite décident de vendre. Pendant cinq ans des repreneurs potentiels se succèdent en vain.

En 1985, Didier Chéné se porte acquéreur et l'emporte. Un montage financier est alors mis au point avec différents partenaires. L'entreprise reste dans la famille et le nouveau PDG qui en connaît ses forces, ses faiblesses et son potentiel pour l'avenir, est pour les ouvriers l'homme de la situation.

Cette transmission réussie fut d'ailleurs remarquée lors de l'émission de FR3 « L'homme du jour » le lundi 5 novembre 1990 où Philippe Bouvard avait invité Didier Chéné.



Didier Chéné



## 157 médailles du travail

(Article de presse) lundi 25 juin 1990, la salle Omnisports de Saint Florent le Vieil a accueilli l'entreprise de chaussures « Les Fils de R. Chéné-Vincent ».

Au programme de la journée, la récompense du travail, puisque 157 employés de l'entreprise, actifs ou non, ont été décorés de la médaille du travail.

Au chapitre des records, Marie Allard a reçu « La médaille de grand or » pour 48 années de présence au sein de l'entreprise. Dans la catégorie des actifs, René Rivereau a été récompensé pour 43 années de service.

La cérémonie des décorations s'est déroulée en présence du PDG Didier Chéné, René-François Chéné son prédécesseur, Michel Chéné ancien directeur, au côté des actuels directeurs technique et commercial, respectivement Martial Rodrigo et Jean-Luc Billard. Ainsi que de nombreuses personnalités: MM. de Charrette député maire de Saint Florent le Vieil, Blouin conseiller général, Bourget maire de La Chapelle-Saint-Florent, Cassereau représentant le ministère de l'industrie, Chaillou directeur départemental du travail, Maisonneuve maire de La Boissière sur Evre et Réveillère maire de Bouzillé.

Didier Chéné a souligné les particularités de l'entreprise « nous avons toujours gardé cette structure familiale. Aujourd'hui encore, je tutoie la moitié du personnel ». L'attachement à l'entreprise est réel « rares sont les salariés qui quittent la société »; concernant la délocalisation « nous ne faisons même pas appel aux sous-traitants, tout est réalisé dans l'usine de La Chapelle

*pour assurer la qualité » ; concernant les prochaines remises de médailles « dans sept ans, cette fois nous avons attendu 14 ans, c'est un délai trop important : plus de 150 médailles en une matinée c'est de la folie... ».*



Médaillés GRAND OR 1990



Médaillés OR 1990



Médailleurs VERMEIL 1990



Médailleurs ARGENT 1990

## Les Miss France

C'est par hasard que le partenariat avec le Comité Miss France de Geneviève et Xavier de Fontenay débuta.

Lors d'une élection régionale à Fécamp en 1988, une cliente, adhérente au comité, fit la remarque à Madame de Fontenay de l'état déplorable des chaussures des Miss. C'est ainsi que le Comité contacta Chéné-Vincent.

Le contrat était simple : fournir une paire de chaussures à chaque Miss pour l'élection nationale (30 paires environ) et chausser les trois lauréates lors des différents défilés provinciaux. En contrepartie, Madame de Fontenay et Miss France s'engageaient à venir, chaque saison, sur le stand au salon du MIDEC pour une séance de signatures. Lors de cette opération les stands voisins se vidaient, clients et curieux s'agglutinaient dans les quelques mètres carrés du stand Corine. Cette coopération dura une quinzaine d'années environ

Peggy Zlotowski, Miss France, et ses dauphines firent le déplacement à La Chapelle-Saint-Florent pour sceller ce partenariat. À cette occasion l'usine avait fait « portes ouvertes » le samedi 6 octobre 1990.



Photo de famille à l'occasion de la visite de Miss France et ses Dauphines - 6 octobre 1990

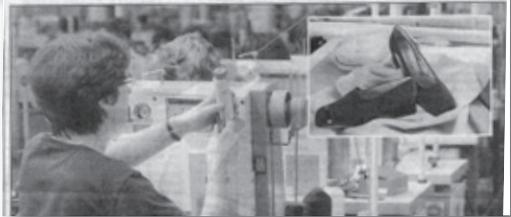
Didier Chéné relata l'historique de l'entreprise à : MM. Le Sénateur, le Député, le Maire et toutes les personnes présentes, avant que Madame Geneviève de Fontenay ne présente ses Miss.



Discours de Didier Chéné.  
Au centre Geneviève et Xavier de Fontenay

En juin 1998, Chéné-Vincent a également eu l'honneur de représenter la chaussure française à l'étranger en chaussant les hôtes du pavillon français à l'Exposition Internationale de Lisbonne au Portugal. Cette opportunité devait conforter son développement à l'export, les ventes à l'étranger n'ont jamais cependant dépassé les 10 % de la production.

### Chéné-Vincent ambassadeur de la chaussure française à Lisbonne



## Le Conflit

« *Conflit chez Chéné-Vincent à La Chapelle-Saint-Florent, 200 salariés cessent le travail* ». Ce titre du journal Ouest-France du 20 octobre 1995 est une surprise pour les habitants de la commune et le monde de la chaussure dans les Mauges en général.

Il faut remonter plusieurs mois en arrière pour comprendre ce mouvement. Depuis toujours, au salaire de base des ouvriers s'ajoute une prime de rendement, non individuelle mais collective. Pendant les années fastes, tout le monde s'en accommodait, son taux avoisinait les 40 % et plus, mais, les commandes se faisant attendre, la production en pâtit et, cette prime chutait chaque mois pour n'être plus qu'aux alentours de 10 %.

Les salariés s'étant plaints de cette situation, la direction, en accord avec eux, décida, pendant la période difficile, de geler momentanément cette prime à un taux raisonnable (entre 15 et 18 %) étant entendu que, dès la reprise la direction récupérerait sur plusieurs mois les sommes perçues en trop.

La crise étant durable et la reprise se faisant



**MARCHE OU GREVE :** en grève cette semaine, les salariés de l'usine de chaussures de La-Chapelle-Saint-Florent ont interpellé le Préfet et tous les élus de leur secteur. Ils n'ont pas oublié de demander à Hervé de Charette, leur proche voisin florentais, d'essayer de dénouer cette situation à problèmes. Comme s'il n'en avait pas suffisamment comme ça en ce moment...

attendre, il fut décidé d'annuler cette clause et revenir au calcul de prime précédent tout en récupérant graduellement l'argent avancé.

Les ouvriers n'acceptèrent pas cette baisse de salaire, descendirent dans la rue manifester leur mécontentement et décidèrent l'arrêt du travail.

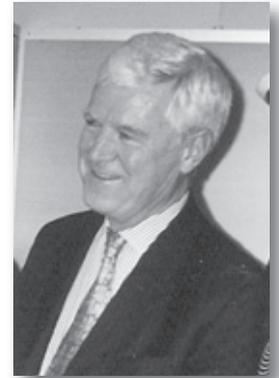
Soutenues par l'Union Locale CGT du Choletais, des actions furent entreprises : tracts distribués dans les usines voisines et au péage de l'autoroute à Ancenis. Le Préfet, le Député et les Maires des communes concernées furent contactés pour essayer de dénouer cette situation.

Après 6 jours de grève, les deux parties se rapprochèrent autour d'un compromis et la reprise du travail put avoir lieu malgré quelques rancœurs.

## Le rachat par Hubert de Chaisemartin

Le 29 mai 1996, lors d'une réunion extraordinaire, le comité d'entreprise apprenait que leur entreprise venait d'être rachetée par une PME de Champagné près du Mans : La société Plastigom, dirigée par Hubert de Chaisemartin, fabricant des mules et pantoufles livrées sous la marque « La Vague ».

Bien qu'ayant le même créneau de distribution, détaillants et commerçants de centre-ville, le nouveau PDG ne chercha pas à regrouper les deux entreprises, chacune d'elle devant garder son identité propre.



Hubert de Chaisemartin

## Bleu cerise



La boutique parisienne

Le produit Corine, très classique, était décliné sur une 6<sup>e</sup> largeur (commune aux autres fabricants), pour des produits plus confortables en 7<sup>e</sup>, voire même, en 8<sup>e</sup> pour les pieds sensibles. Chéné-Vincent avait besoin d'une marque plus « dans le coup », plus jeune, ce fut chose faite au printemps/été 97 avec l'arrivée de Bleu Cerise qui, dès la première saison allait représenter 20 % de l'activité de l'entreprise.

Bleu Cerise s'appropriâ les ingrédients de la mode (révision des formes, nouveau traitement des semelages, etc.) tout en s'appuyant sur la qualité de fabrication, fonds de commerce de l'entreprise.

Cette nouvelle gamme permit d'approcher les boutiques de Paris- région parisienne et de certaines grandes villes qui ne travaillaient pas avec Corine.

C'est à cette époque que l'entreprise ouvre une boutique « Corine » à Paris.

## Les différentes marques

Comme expliqué dans le texte, après la marque « Au Pierrot Déchaîné », abandonnée fin des années 40, CORINE fut la marque phare de l'entreprise. Puis vinrent CORIN'S et BLEU CERISE dans des gammes plus jeunes. Cependant, les représentants rencontraient souvent des problèmes, particulièrement en ville, les clients, souvent intransigeant et jaloux, n'admettaient pas que les confrères proches puissent avoir les mêmes modèles qu'eux, la parade était simple, le représentant retirait les modèles choisis par l'un pour visiter l'autre.

Une deuxième exigence était celle de la marque, alors, souvent, le client principal d'une ville bénéficiait de la marque CORINE, les autres étaient livrés soit sous la 2<sup>e</sup> marque CHIMENE, soit sous une marque passe-partout: « Chaussures de Luxe » où « Chaussures Cendrillon » soit sous la marque personnelle du client.



**CORINE**  
CHAUSSURES

*Bleu Cerise*

**CORINE**  
*Détente*

*Chimène*

Le 8 janvier 2002, 146 salariés à l'honneur.

### Entreprise Corinne : 146 salariés à l'honneur



Bernard Blotteau  
a reçu la médaille d'or



Hubert de Chaisemartin, en présentant ses vœux de nouvel an au personnel réuni salle du foyer, a remis médailles du travail et diplômes, soit, 97 médailles d'argent, 48 de vermeil et une médaille d'or à Bernard Biotteau pour plus de 41 ans de présence.

À cette occasion, le PDG a souhaité que l'entreprise « puisse retrouver un niveau d'activité satisfaisant pour les uns et les autres » il a indiqué que « la moyenne d'années passées au sein de l'entreprise par personne récompensée représente 26,6 années de travail. Les 146 décorés représentant au total 3 900 années de travail! ».

## L'Éscarpin de Cristal

Ce prix consacre le travail des professionnels en amont et en aval de la fabrication du produit. Originalité des collections, rapport qualité-prix, politique de partenariat avec les distributeurs, réactivité de la marque en matière d'actualisation et de réassortiments, ce sont sur ces critères que le jury de ce concours organisé par la presse professionnelle (Hebdo-Cuir et Chausser) se détermine.

Pour sa quatrième édition, le lundi 2 septembre 2002, dans la catégorie meilleure chaussure française femme, c'est la marque CORINE qui a été élue devant Karston et Métayer en raison de son style résolument urbain, sans jamais tomber dans l'exubérance, de son identité bien marquée et de son excellent rapport qualité-prix.



## Les Licenciements

Début 1997

La direction annonce aux représentants du personnel, lors d'un Comité d'Entreprise, le projet de 8 licenciements économiques.

Cette décision est motivée par une baisse du carnet de commandes estimée à environ 15 % « *en début d'année on a dû faire face à une baisse des commandes de gros clients de l'administration, si bien qu'on risquait de se retrouver avec un sureffectif permanent* » explique la direction.

Initialement le projet était d'une trentaine de licenciements, mais après une concertation avec l'inspection du travail, ce chiffre a été ramené à 8, d'où la mise en place de chômage technique le vendredi matin. « *Cela évite une vingtaine de licenciements, c'était la solution la moins douloureuse. Par ailleurs, on s'est engagé à ne pas procéder à d'autres licenciements en cours d'année* » souligne la direction.

1<sup>er</sup> juin 2004

La direction confirme le plan social annoncé fin avril, il concerne 83 personnes sur les 176 que compte l'entreprise, ces postes sont tous liés à la production.

Ce plan est consécutif à une baisse de commandes pour la saison hiver 2004-2005, une conjonction économique peu favorable et un manque de réassortiments.

Une cellule de reclassement est mise en place dans un local de la mairie de La Chapelle-Saint-Florent, le Comité d'Entreprise obtient qu'elle fonctionne pendant un an et non huit mois comme initialement prévu.

La une du courrier de l'ouest  
du 3 juin 2004



## Les Hommes

Après les trois fondateurs, les frères René et Jean Chéné et Arsène Gravouille leur beau-frère, il faut adresser une mention spéciale à Marie Vincent l'épouse de René, qui, à partir de 1918, délaissa l'auberge du Lion d'Or pour ne plus se consacrer qu'au développement de l'entreprise. René, leur fils, fit progresser la société, maire de La Chapelle de 1945 à 1965, membre de différents groupements professionnels, il fut président de la DIFAC (Défense des intérêts des fabricants de chaussures).

Robert, le frère du précédent, responsable du personnel et de la fabrication, fut président de la société d'éducation populaire et de l'association familiale locale.



Robert Chéné/Morinière



René François et Michel Chéné

Après les dirigeants principaux, ci-dessous une liste incomplète de cadres qui se sont succédé dans les divers services.

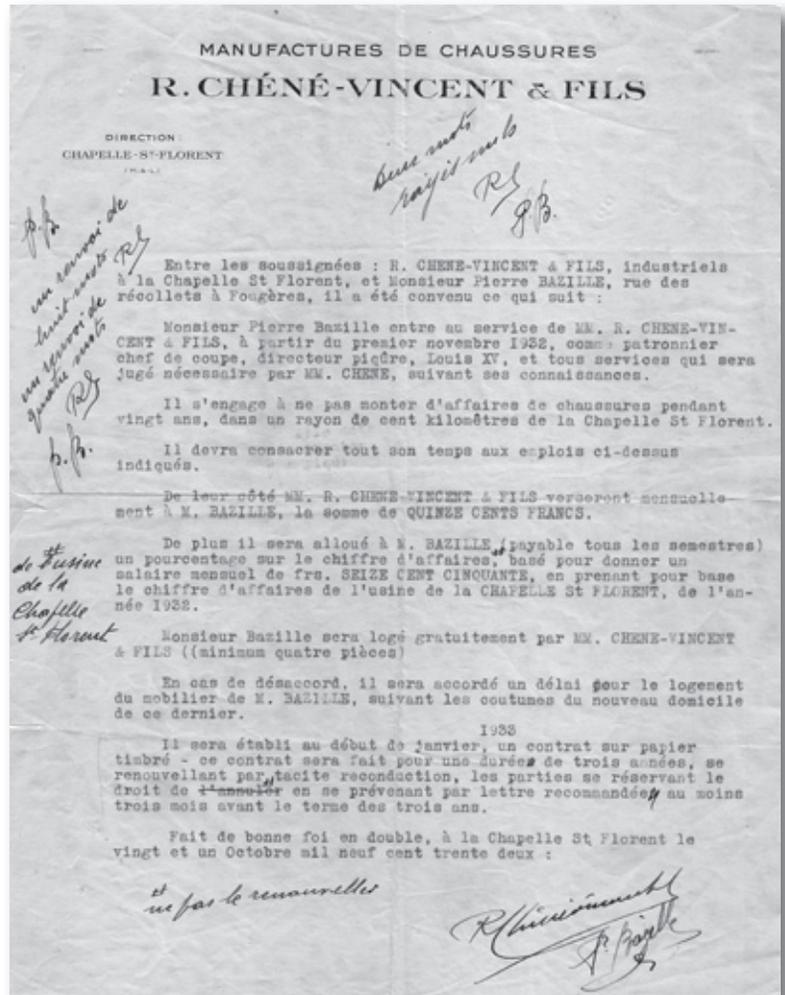
Après le départ de Francis Chéné, l'entreprise a recruté Pierre Bazille comme patronnier, chef de coupe, directeur piqûre, Louis XV et tout service qui sera jugé nécessaire par Monsieur Chéné suivant ses connaissances.

Les fils de René, René-François et Michel connurent les années fastes de la chaussure et particulièrement de Chéné-Vincent. René-François en tant que PDG et Michel à la direction technique, furent très exigeants sur les matières utilisées et sur la qualité du produit fini, l'entreprise devenant un exemple dans ce domaine.

Didier, fils de Michel, arriva aux affaires en 1983 alors que le déclin de l'industrie de la chaussure en France commençait à poindre. Les délocalisations, la dévalorisation du produit, les conflits avec les ouvriers ne l'épargnèrent pas.

Hubert de Chaisemartin, récent acquéreur de Bonnet-Plastigom de Champagné dans la Sarthe, a acheté Chéné-Vincent en 1996 il restera PDG jusqu'au dépôt de bilan en 2004.

Philippe Granger, PDG des Chaussures Maurice de Cholet depuis 1998, rachète l'entreprise en 2005, sur 93 salariés, seuls 40 sont maintenus dans leur emploi.



Le contrat de travail de Pierre Bazille

Victor Palussière, patronnier et modéliste, fut un pilier de l'entreprise qui eut parfois recours à lui pour sauver des collections compromises.

Girlanda, l'italien, et Patrick Toumayan, furent des modélistes qui boostèrent les collections. Dans les dernières années, le poste était tenu par Serge Branchereau de Botz en Mauges, Jean-Philippe Pompignac étant responsable des patronnages.

À la direction technique, en remplacement de Michel Chéné, Martial Rodrigo apporta son sens de l'organisation, il restructura entièrement le service piqûre et fut le principal artisan des marchés militaires, il fut remplacé par Gérard Bousseau qui arrivait de chez Pindière.

Aux bureaux, la comptabilité fut tenue les 50 dernières années par Annick Biré et Jeannette Papin.

Au service commercial et aux achats, Jean-Luc Billard fut remplacé, lors de sa retraite en 2004, par Marine Tailpied (fille du PDG) et Joël Bouillaud.

Emmanuelle Brouard, chef de produit, donna un élan de jeunesse aux collections, en créant notamment la marque Bleu-Cerise.

Bernard Séchet occupa le poste de responsable de la fabrication pendant de longues années, il fut remplacé pendant quelque temps par André Delcroix.

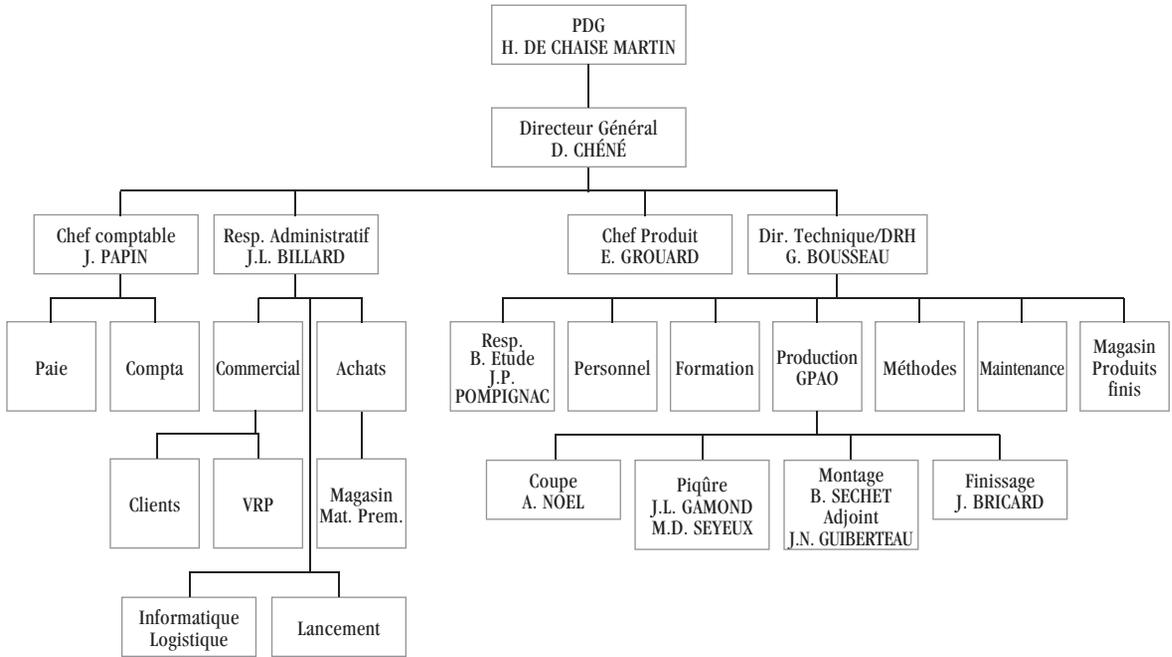
Parmi les agents de maîtrise, Jacques Rothureau puis Joseph Pasquereau se sont succédé à la coupe, Marie Onillon et Marie Chéné à la piqûre, Jeannette Onillon au finissage.



Départ en retraite de Joseph Pasquereau. De gauche à droite : RF Chéné, Michel Chéné, Joseph Pasquereau, Marie Chéné, Noël Alain, M. Recamier, Victor Palussière, Jeannette Onillon, Bernard Séchet et Jean-Luc Billard

Pour les dernières années, se reporter ci-dessous à l'organigramme de l'entreprise en 1996, année du rachat par H. de Chaisemartin.

### Organigramme Chéné-Vincent



### Quelques représentants

Ils eurent un rôle important dans l'entreprise, les plus impliqués apportaient chaque saison, lors des réunions, des modèles, formes, semelages et talons de la concurrence pouvant faire progresser le produit Corine.

Auguste Chéné, le cousin, avait, outre le Maine et Loire, le secteur du Nord, il fut remplacé par François Guillaume qui participa grandement à rajeunir les formes.



Auguste Chéné



Henri Frandebœuf et Victor Palussière

En Normandie, Henri Frandebœuf succéda à Pierre Gourbin devenu détaillant, il fut sans conteste un des meilleurs vendeurs de l'entreprise, il fut remplacé par Didier Magnaudeix.

En Bretagne, Pierre Daniaud succéda à son beau-père Georges Ménard, Corine dans ce secteur était implanté dans toutes les villes, c'est Christian Ballenghein, un cht'i, qui prit la suite, après le décès, trop rapide, de Pierre.

Le centre était le fief de la famille Nouailher, le père et le fils se sont succédé dans cette région, Raymond Gallard prit leur suite.

Dans le sud-ouest, Miquel, personnage imposant, fut remplacé en 1964 par André Sauvageot, ce secteur comportait des clients indépendants importants que ce soit à Pau, Tarbes ou Dax. André avait également des responsabilités au sein du syndicat des VRP de la chaussure, compte tenu de ses connaissances en droit, il fut remplacé à sa retraite par Christian Terrien. Jacques Naggiar sillonnait le sud-est, la famille Carrano père puis fils lui succédèrent.

Dans le Lyonnais, Jacques Boigeon prit la suite de Converset, lui-même remplacé par Olivier Deloux puis par Claude Ferlay.

En Alsace, Adrien Geismar, parce qu'il était juif, vint se réfugier à Saint Florent le Vieil, pendant l'occupation allemande, il fut employé chez Chéné-Pouplard comme magasinier, plus tard, pour ne pas être raflé il disparut pour ne réapparaître qu'à la libération ; il s'était réfugié en Suisse. André Haenel qui travaillait pour lui prit naturellement sa suite, remplacé ensuite par son fils Claude.



Les représentants à la remise des médailles 1990

À Rémi Caron, le représentant de Lorraine, succéda Jean-Marie Claude puis Jean Gerhardt dit Miki, ex de chez Bata comme François Guillaume, Jean Martowitch prit sa suite.

Enfin, Pierre Brimont, qui fut président du syndicat des VRP chaussures, et Henri son père, puis Jacques Turgis et enfin François Lagalle implantèrent durablement Corine dans la capitale et la région parisienne.

## Les effectifs

Le personnel vient principalement de La Chapelle mais également dans les années 80 de 20 autres communes dont les principales, Bouzillé, Le Marillais, La Boissière sur Evre, Liré, Le Mesnil en Vallée, Saint Florent le Vieil, Le Fuilet, Ancenis, Saint Pierre Montlimart, Saint Laurent du Mottay, Botz en Mauges, Beausse, etc.

Jusqu'au milieu des années 70, un service de ramassage, effectué par 3 fourgons aménagés, partant de La Boissière sur Evre, Le Mesnil en Vallée et Bouzillé a été supprimé suite aux polémiques intervenues après le terrible accident d'un fourgon de chez Chéné-Pouplard.

La sirène avertissait les ouvriers 10 minutes avant la reprise du travail et un deuxième coup avant la fermeture des portes.

En 1989, l'effectif était le suivant :

	Nombre total	Hommes	Femmes
Cadres	8	7	1
Agents de maîtrise	16	10	6
Ouvriers	307	113	194
Total	331	130	201
Par âges :			
Moins de 20 ans	22		
De 20 à 25 ans	70		
De 25 à 55 ans	219		
De 55 à 60 ans	20		

Un mot sur les collections

Si on prend exemple sur la saison Hiver 2002, la collection comportait :

- 4 formes dans la gamme Corine Détente
- 8 formes dans la gamme Corine Classique
- 3 formes dans la gamme Corine Moderne
- 5 formes dans la gamme Corine Trotteur
- 6 formes dans la gamme Corine Bleu Cerise

Avec une moyenne de 6 modèles par forme, la collection comporte donc environ 150/160 modèles, chacun de ces modèles peut se décliner dans une bonne douzaine de possibilités : peausseries, coloris, semelles, talons, on arrive alors à une diversité de 1800 à 1900 possibilités, sachant que, ensuite, chaque modèle possède 13 voire 15 pointures (du 35 au 41 et même parfois 42 avec les ½ points) on constate la difficulté des approvisionnements et des mises en fabrication.

Concernant le prix de revient d'une paire de chaussure, pour un modèle courant, il se décompose en trois parties, environ 40 % pour les matières premières, 40 % pour la main-d'œuvre et 20 % pour les charges fixes.

## Le travail à l'atelier

On peut supposer que, dans les premières années, ne se faisait à l'atelier que la partie coupe, montage et fabrication de semelles. La préparation piquère, le piquage, la couverture des talons, etc. devaient être réalisés à domicile.

Les journées de travail sont longues, officiellement 10 heures par jour, mais parfois plus.

Le jeune entre normalement à l'usine à partir de 12 ans, puis 14 et 16 ans, il apprend son travail sur le tas. Pour un coupeur, par exemple, le maniement du tranchet puis son affûtage lui est enseigné par le contremaître, il s'exerce d'abord sur la doublure et la première de propreté.

Après la coupe, le travail se poursuit en préparation piqûre avec le compostage (marquage des pointures) puis au parage, au rempliage et ensuite en piqûre pour assembler les morceaux composant le dessus de la chaussure, après quoi, la tige part pour le montage sur forme.

Entre les deux guerres, une chaîne avec des balancelles a permis à l'atelier de montage une distribution du travail plus aisée, par la suite les balancelles furent remplacées par des chariots qui pouvaient être écartés du circuit normal, pour des raisons diverses, sans en bloquer la totalité.

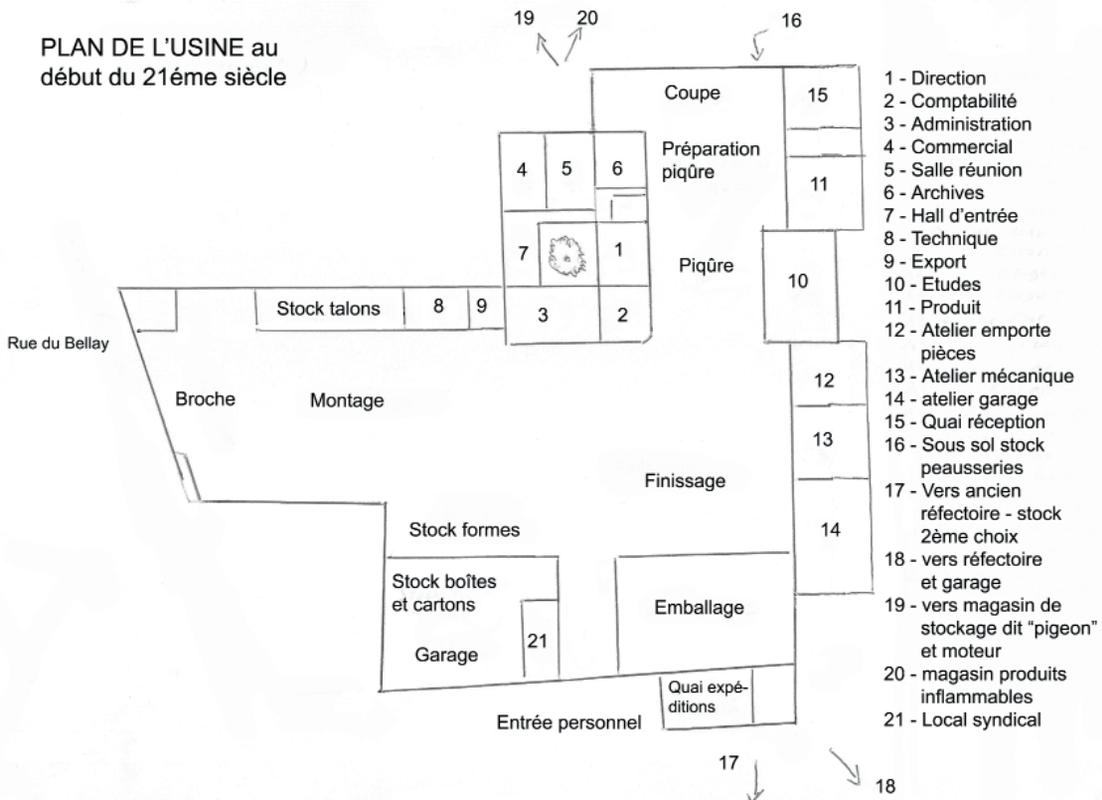
Dans les années 80, le service piqûre, bénéficia également d'un convoyeur (tapis roulant) qui facilita la distribution du travail.

Avant l'arrivée des walkmans, il n'était pas rare d'entendre les piqueuses pousser la chansonnette, ce progrès... n'a donc pas amélioré l'ambiance interne.

Les accidents du travail dans une manufacture de chaussures sont inexistantes et souvent bénins. Ils se manifestent suite à des manques d'attention ou des erreurs de manipulation, ce ne sont que : des coupures de tranchet à la coupe, des piqûres d'aiguille pour les piqueuses, des grains dans l'œil pour les fraiseurs... etc. L'amélioration de la sécurité, principalement sur les machines, presses ou autres, a évité des accidents plus graves en obligeant d'avoir les deux mains sur les manettes pour pouvoir les actionner.

*Pourtant un ancien coupeur, bien connu pour ses fréquentes exagérations, prétendait à qui voulait bien l'entendre que, si le sang qu'il avait perdu, pendant toute sa vie professionnelle, était resté au sol, il y en aurait plusieurs centimètres dans tout l'atelier...*

Jusque dans les années 50-60, les ouvriers n'hésitaient pas à prendre des journées pour aider aux gros travaux agricoles, beaucoup avaient quelques arpents de vigne à vendanger, et même, un ouvrier, également entrepreneur de battage, prenait un congé d'un mois environ pour effectuer les « batteries » dans la région.



## L'énergie

Avant l'arrivée de l'électricité, les machines étaient entraînées par des moteurs thermiques



Pierre Brelet et Maurice Baland autour d'une loco pendant la 2<sup>nd</sup>e guerre mondiale

Par la suite, il fallut se munir de moteur diesel puissant pour pallier les coupures de courant et, bénéficier de remises, grâce aux journées EJP (Effacement Jour de Pointe)

Un moteur Rolls Royce a remplacé un vieux moteur pas toujours fiable.



Le nouveau groupe électrogène

## Différents postes

Le coupeur: Il doit couper avec précision les tiges dans la peausserie, dans le sens du cuir, choisir l'endroit idéal qui ne se déforme pas et éviter les défauts. Il coupe d'abord avec un tranchet autour d'un patron (carton bordé de laiton). Par la suite, il utilise une presse à découper qui donne une forte pression sur un emporte-pièce à double tranchant (un côté pour le pied droit, l'autre pour le pied gauche). Du coupeur dépend la qualité de la chaussure. Il existe aussi un poste de découpe à la scie pour les doublures en toile et le rason.



Roger Marsault coupe au tranchet dans les années 60 /70



L'atelier coupe vers 1990



Joseph Coiffard au fraisage des premières de montage

Le service broche: Il s'agit du découpage et de la fabrication des premières de montage, avec l'ajout de talonnettes et cambrions, puis la découpe des semelles soit dans des plaques d'élastomère ou des croupons. Les presses à pont utilisées dans ce service sont plus puissantes que celles à bras du service coupe.

La pareuse: Elle amincissait les bords des peausseries et doublures pour faciliter le repliage.

La remplieuse: L'emplacement paré était replié sur lui-même en le collant et, pour le bord des quartiers, en ajoutant une lacette de solidité.

La piqueuse: Elle assemblait les divers morceaux, puis la tige à la doublure.

Le Monteur: Il devait unir la tige à la première de montage préalablement agrafée sur une forme. Le montage était soit à la colle soit à la semence.



Marie Guéry à la piqûre dans les années 60/70



L'atelier de piqûre les années 60/70



L'atelier de piqûre dans les années 90

## Les semences

De nombreuses semences se logeaient dans les vêtements des ouvriers et tombaient sur la route à la sortie de l'usine, les pneus de vélos et même de voitures étaient souvent victimes de ces petits objets pointus au grand dam des papas qui devaient trop souvent réparer les crevaisons des vélos des enfants.

## La colle - bidons ronds ou carrés

Alors qu'un responsable du montage demandait à un ouvrier de changer un bidon, la colle étant « tournée » ce dernier, très futé répliqua qu'en utilisant des bidons carrés, la colle ne pourrait plus « tourner »



Jean Marie David au montage main dans les années 70

Le poseur de talon : Il clouait le talon sur la première de montage.

Le poseur de semelle : il collait la semelle sur la première de montage.

Daniel Bourget à la pose de semelle  
dans les années 70



La chaîne de montage dans les années 90



Au bout de la chaîne de montage, après être passée dans les mains de fraiseurs, de découpeuses de doublures et, avoir été déformée (la forme a été enlevée), la chaussure passe au finissage où là, elle est nettoyée, lustrée, bichonnée, habillée (pose de la première de propreté avec la marque) et enfin mise en boîte.



Le finissage dans les années 60/70

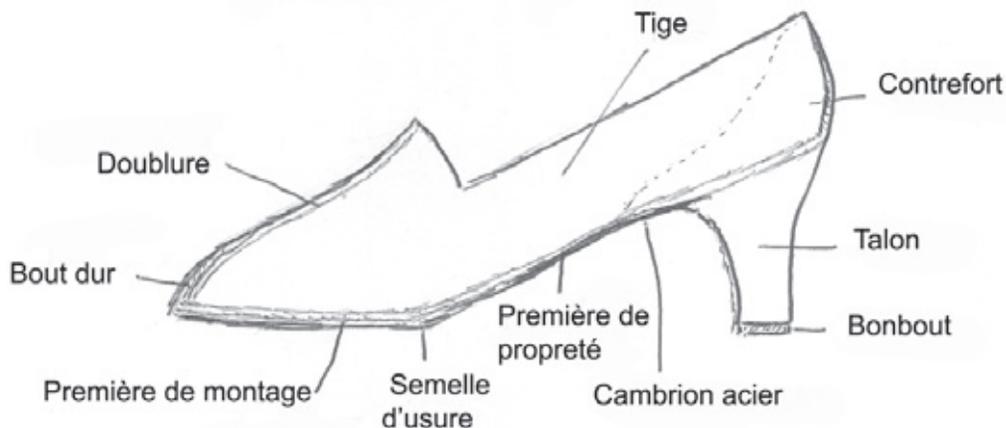
Dans les années 80, l'entreprise s'informatise, elle fait l'acquisition d'un IBM AS400 qui favorisera le travail de bureau, les approvisionnements, les lancements en fabrication, la facturation et la comptabilité.

## Types de chaussures de femme fabriquées chez Chéné-Vincent

- Charles IX: Chaussure avec bride sur le coup de pied.
- Louis XV: Chaussure à talon haut à gorge.
- Richelieu: Chaussure basse, le lacet est posé sur les deux tiges en forme d'oreille.
- Derby: Une languette épouse le coup de pied sur laquelle les quartiers sont reliés par un lacet.
- Escarpin: Modèle décolleté sur un talon de 4 cm minimum, peut être réalisé d'un seul morceau avec couture unique au talon (nec plus ultra, mais occasionne des déchets importants en peausserie).
- Chanel: Escarpin dont l'extrémité comporte un bout rapporté, souvent de couleur différente.
- Compensé: Modèle dont la semelle, en bois ou liège, forme avec le talon un seul bloc à base plate.
- Découpé: Chaussure avec bride arrière.
- Mocassin: Chaussure qui comporte un plateau cousu à la tige, parfois possède un élastique sous la patte du coup de pied pour en faciliter le chaussant.
- Sandale: Il s'agit souvent d'une simple semelle retenue par des lanières.
- Salomé: L'empeigne se prolonge sur le coup de pied par une bande centrale dans laquelle est passée une bride.
- Botte: Cette chaussure recouvre à la fois le pied et la jambe jusqu'au genou.
- Botte cavalière: Comme ci-dessus avec un talon plat.
- Bottine: Chaussure qui recouvre le pied et la cheville.
- Trotteur: Terme pour modèle adapté à la marche en ville.
- Ballerine: Chaussure légère et plate.
- Chausson: Chaussure souple d'appartement, talon plat.
- Charentaise: Pantoufle fortement fourrée.

### Éléments d'une chaussure

Fabrication soudé - Type Louis XV



# L'épilogue

Le 15 avril 2005, après un dépôt de bilan, Chéné-Vincent cesse son activité.

L'entreprise aura vécu 100 ans.

La marque est rachetée par Philippe Granger, PDG des Chaussures Maurice à Cholet.

La nouvelle société « Chaussures Corine » continue une année dans les locaux de La Chapelle puis, en 2006, rejoint le siège à Cholet avec seulement 4 salariés et quelques représentants.

Aujourd'hui, fin 2014, si la marque Corine existe encore... il n'y a malheureusement plus de collection.

**ADIEU et MERCI « CORINE »**

## Témoignage d'Henri Frandebœuf, représentant

Mon ami Jean-Luc Billard, « ex CHÉNÉ -VINCENT » CORINE, a décidé, avec le Groupe d'Histoire Locale, d'écrire l'historique de cette belle et grande entreprise, qui ainsi, restera à la postérité!  
Il m'a demandé de témoigner...

29 JUIN 1964: Je suis engagé par Chéné-Vincent en qualité de commercial sur le secteur Normandie, en remplacement de mon ami Pierre Gourbin, par ailleurs détaillant en chaussures, qui décide de se concentrer sur ses magasins situés dans le département de la Manche (50).

FÉVRIER 1994 : Départ à la retraite!

Au cours de ces 30 années, j'ai vécu dans cette fabrique une grande proximité auprès de ses dirigeants: Robert, René-François et Michel Chéné d'abord et enfin leur successeur Didier Chéné, tous avaient de grandes compétences, entourés d'un personnel qualifié.

Au cours de notre collaboration, il fut décidé de faire évoluer notre produit vers le « haut de gamme » afin de toucher une clientèle plus large... Avec mon regretté collègue Georges Ménard « représentant en Bretagne » nous participions activement à cette évolution, en nous rendant fréquemment à La Chapelle-Saint-Florent...

Nos patrons furent à l'écoute et mirent tout en œuvre, suivis par les personnels de l'entreprise, pour qu'à partir des années 1974-1975... CORINE fut propulsée dans la sphère des grandes marques Françaises!

« Nos clients appréciaient notre produit et notre service commercial » quelle réussite!

Vinrent les « Salons du Cuir » à Paris, notre stand y était très fréquenté, il y régnait une superbe ambiance... Avec Miss FRANCE!

En plus de mes fréquents passages à l'usine, je participais deux fois par an aux grandes réunions, avec tous les collègues de France, pour l'étude des collections; deux journées de travail parfois « tendues »...mais qui se terminaient dans la gaieté au dîner partagé avec nos patrons et les cadres de l'entreprise, où nous chantions l'hymne à CORINE, sur l'air de Tiko-Tiko:

*« Corine, Corine par ci*

*Corine, Corine par là*

*Corine, Corine partout il y en a*

*Que ce soit du cuir, du crêpe, du box ou du chevreau*

*Corine c'est toujours beau... »*

Personnellement, je garde le souvenir de trente années de travail et de bonheur, partagées avec des « gens de qualité » comme l'écrivait Molière.

Aujourd'hui, 26 janvier 2015, je reviens à 81 ans sur les lieux de travail, sans doute pour la dernière fois, revoir Corine qui subit une drôle de grève en octobre 1995! après quoi l'usine fut vendue... et ferma ses portes en 2015.

Ce pèlerinage, se termine dans la détresse; les bâtiments sont délabrés, envahis par la végétation... plus de trace de vie... CORINE est morte! Sa marque figure encore sur le mur d'entrée de l'usine, qui est devenue son tombeau!

La Chapelle-Saint-Florent est triste!!

Henri FRANDEBCEUF

(46 ans au service de l'industrie du cuir)



L'équipe des représentants avec le maillot « Corine »  
Premier rang au centre, Henri Frandebœuf, à droite Pierre Gourbin

## Témoignage de Pierre Gourbin, détaillant.

### **Les Chaussures CORINE... une bien belle histoire !!!**

CHÉNÉ-VINCENT à La Chapelle... pour les initiés... des fabricants sérieux, c'est peu de le dire... difficiles à prendre en défaut, tellement tout était organisé, réfléchi, structuré; toujours disponibles, à la condition expresse que cela soit juste, équitable et conforme au bon usage. J'étais très jeune détaillant, installé en 1951 à 23 ans... dans un gros bourg détruit à la libération qui venait d'être reconstruit. Je succédais à quelqu'un qui était sur la liste des clients CHÉNÉ. C'est ainsi que j'eus la visite de M. FLOCH, représentant de la maison. Il avait à cette époque ou tout redémarrait, deux clients dans le département, (j'allais devenir le troisième), et ce,... tout au long de ma vie professionnelle, c'est-à-dire pendant une bonne quarantaine d'années. Cela nous a permis de faire amplement connaissance.

J'ai pu apprécier 3 générations de CHÉNÉ.

Tout d'abord, Monsieur René le patron, un Monsieur... oui un Monsieur... au début, il m'impressionnait... j'étais jeune; son frère cadet Monsieur Robert plus facilement accessible, s'occupait plus spécialement de la fabrication.

Suivirent René-François et Michel, ma génération, avec lesquels j'ai sympathisé.

Enfin Didier le fils de Michel qui a repris l'affaire.

Tous ont suivi la ligne tracée par les deux anciens, c'est-à-dire une fabrication irréprochable, des dates de livraisons respectées, des retours, pour un défaut quelconque, rapides (ce qui était rare) et des relations commerciales agréables.

Il m'arrivait de leur faire part de modèles qui avaient bien marché à la concurrence... là, on appelait Victor... pour en discuter, c'était le modéliste chargé des collections, en 3 coups de crayon il vous dessinait un modèle; comme on faisait venir Jean-Luc ou Annick pour d'autres raisons.

Les collections:

Tout d'abord des pieds sensibles qui faisaient la bonne réputation de la maison.

Une collection de Louis XV et trotteurs relativement classique, le chaussant était primordial pour tous les modèles.

À la période où c'était à la mode, je me souviens qu'ils avaient sorti une collection de bottes qui se vendaient comme des « petits pains » à tel point qu'ils devaient contingenter les clients, pour pouvoir respecter leurs engagements. C'était dans les années 70... la guerre était finie, les restrictions avec... j'acceptais difficilement cet état de fait, le représentant de l'époque Monsieur Henri, m'avait un peu facilité les choses... avec l'accord bien entendu de sa direction.

En retraite depuis un moment, je garde un bon et agréable souvenir de cette époque particulièrement active.

Malheureusement il reste peu de fabriques dans ce Choletais tellement dynamique.

Bien que client moyen en quantité achetée, les Chéné étaient certainement les plus proches de moi pour des raisons devenues amicales.

Il faut dire aussi que cette maison avait une réputation de fiabilité sur le marché que bien d'autres devaient lui envier.

Un détaillant parmi tant d'autres qui certainement vous diraient à peu près la même chose.

Pierre GOURBIN

Gérant de la Société GEM: 8 magasins en Normandie

## Témoignages de Jean et Monique (Toute leur vie professionnelle passée chez Chéné-Vincent)

C'est tout naturellement qu'à la fin de notre scolarité nous sommes entrés, avec notre sœur Hélène, chez CHÉNÉ-VINCENT. C'était le cas de la majorité des jeunes Capellos dans les années 60, de passer directement de l'école à l'usine de chaussures.

HÉLÈNE

Notre sœur aînée est entrée à l'usine en 1960, elle a travaillé sur une machine à refendre les morceaux de cuir pour les amener à l'épaisseur désirée, qu'elle vérifiait au moyen d'une « pige ». Suite à son mariage et son changement de région, elle a quitté l'entreprise en 1975.

## JEAN



Jean Gaudin

La direction ayant contacté mes parents, c'est le 21 novembre 1961 à 14 ans que j'ai passé la porte de l'usine pour la première fois, il y en aura beaucoup d'autres. Après 42 ans et 6 mois, toujours dans le service montage, j'ai pu profiter d'une retraite légèrement anticipée, ayant été volontaire pour quitter l'entreprise fin décembre 2003.

Au départ en retraite de Camille Bourget, j'ai pris sa place, devenant responsable de chaîne et pouvais donc en cette qualité occuper, le cas échéant, tous les postes que je supervisais.

Auparavant, j'étais passé au parage des talonnettes, au galbage des premières de montage et à la pose des semelles.

L'ambiance entre collègues a toujours été excellente, je me souviens que, pour un arrosage quelconque, une bouteille de muscadet avait été dissimulée dans un endroit sûr et, « quand l'horizon était dégagé » nous pouvions nous désaltérer, le vin est tellement meilleur quand il est interdit!

Jusqu'en 1985, notre feuille de paie était réalisée manuellement et comportait 7 à 8 lignes maximum, l'informatique a fait quadrupler le format du bulletin de salaire et le nombre de lignes, seul le chiffre final est resté au même niveau.

Dans mes premières années, le salaire était payé en espèces et distribué dans des petites boîtes en bois personnalisées. À cette époque, et jusqu'à notre majorité, l'intégralité de notre salaire était donnée aux parents.

## MONIQUE

Benjamine de la maison, Hélène et Jean étant mes aînés de 6 et 5 ans et déjà à l'usine, je n'ai pas eu le choix, bien que j'aurais préféré m'occuper d'enfants. M. Robert Chéné était passé à la maison pour connaître ma date de naissance. J'ai eu 14 ans le 25 août 1966 et le 1<sup>er</sup> septembre j'entrais à l'usine, un peu effrayée par tout ce monde. Marie Chéné, la contremaîtresse de piquûre, m'a dit tu vas apprendre à piquer, mais avant tout « tu n'es pas là pour parler mais pour travailler »!

Nous faisons 9 heures par jour, et, au fil du temps une ambiance s'est créée, j'aimais mon travail et j'y allais avec plaisir, sans rechigner même quand il fallait parfois travailler le samedi matin.

À l'heure de l'embauche, au deuxième coup de sirène (5 minutes avant l'heure) il ne fallait pas traîner, car la porte se fermait et il fallait alors passer par les bureaux pour entrer dans l'atelier.

Une certaine rigueur régnait parfois, nous devions nous plier aux exigences de nos supérieurs, mais cela était naturel.



Didier Chéné remet un diplôme à Monique Besnard

Je suis toujours restée au service piqûre, dans les dix dernières années, avec Catherine Chauvin, nous étions responsables des échantillons et pieds d'essais, le travail en était donc plus enrichissant et plus varié.

La prime individuelle instaurée après le conflit de 95 a créé des tensions entre les piqueuses, certains modèles étant plus avantageux que d'autres, l'ambiance est devenue plus tendue.

J'ai connu toutes les vagues de licenciement avec « la peur au ventre » j'espérais toujours ne pas être sur la liste, 1 fois, 2 fois, 3 fois je suis passée à côté, mais en 2005 l'usine fut vendue et un an après, hélas, fermait définitivement ses portes, j'avais 54 ans!

## Témoignage de M<sup>me</sup> de Fontenay



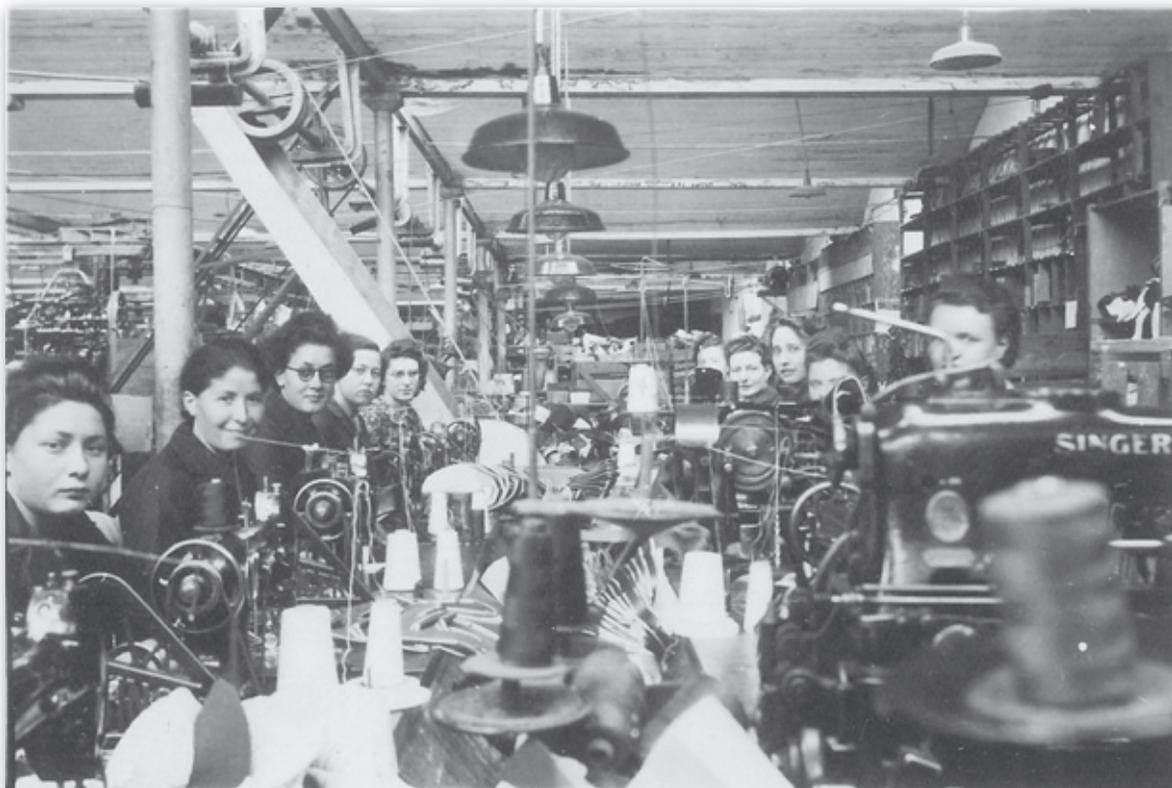
## PÊLE-MÊLE de photos



L'atelier piqûre en 1909



À gauche Berthe Pasquier (Courtais) en 1935



Atelier piqûre: à gauche les 3 sœurs Onillon, Renée, Yvonne et Henriette. À droite en avant dernière position, Berthe Courtais



De gauche à droite: Jeanne Cogné, Marie Nicolas, Jean Cogné, René Rivereau (père), Georgette Chéné, Bernadette Benoît



Les médaillés des années 60/70



Les médaillés des années 60/70



Les médaillés des années 60/70



Ces quelques ouvriers d'usine que notre objectif a surpris, à l'occasion de la Saint-Joseph, quelque part dans le haut du bourg, semblent nous dire : « A la bonne vôtre ! ». Ils ont, en effet, conservé la bonne coutume de célébrer les fêtes, à l'intérieur de leur groupe. Et quoique celles-ci ne connaissent plus l'animation d'antan elles en gardent le caractère agréable et amical. Mais il ne faudrait quand même pas juger de la consommation des « fêteurs » à la contenance des récipients !...

De gauche à droite, Gustave Renou, Francis Bourget, X, Roger Michel (père), Joseph Barat, Joseph Huchon, X, Henri Verrier, Jean Renou, Maurice Biotteau, Francis Huchon, X



René François remet la médaille à Denise Blain



De gauche à droite RF Chéné, Mauricette Aubin, Joseph Fremont, Marie Pohardy, Denise Blain, Pierre Pohardy, Denise Pineau, Didier Chéné, Marcel Pineau et Michel Chéné